

# **ESQUISSE**

**Sigmund FREUD**

---

**DOCUMENT DE TRAVAIL RESERVE AUX MEMBRES  
DE L'ASSOCIATION FREUDIENNE**



## SOMMAIRE

Remarques liminaires	p.	II
Première partie : Plan général.		
Introduction		
Première proposition principale : la conception quantitative	p.	1
Deuxième proposition principale : la théorie neuronique	p.	2
Les barrières de contact	p.	3
Le point de vue biologique	p.	5
Le problème de quantité	p.	7
La douleur	p.	8
Le problème de qualité	p.	9
Le conscient	p.	11
Le fonctionnement de l'appareil	p.	12
Les conductions	p.	14
Le vécu de satisfaction	p.	15
Le vécu de douleur	p.	16
Affects et états de désirs	p.	17
Introduction du "Je"	p.	18
Processus primaires et secondaires en $\Psi$	p.	19
Le reconnaître et la pensée reproduisante	p.	21
Le remémorer et le juger	p.	23
Pensée et réalité	p.	24
Processus primaire - sommeil et rêve	p.	26
L'analyse de rêve	p.	27
Le conscient du rêve	p.	29
Deuxième partie : Psychopathologie - Psychopathologie de l'hystérie		
La contrainte hystérique	p.	32
La formation de la contrainte hystérique	p.	34
La défense pathologique	p.	35
Le $\pi\rho\acute{\omega}\tau\omicron\rho$ $\psi\epsilon\upsilon\delta\omicron\varsigma$ hystérique	p.	36
Condition du $\pi\rho\acute{\omega}\tau\omicron\rho$ $\psi\epsilon\upsilon\delta\omicron\varsigma$ $\acute{\upsilon}\epsilon\tau$	p.	38
Le trouble de la pensée provoqué par l'affect	p.	39
Troisième partie : Essai pour présenter les processus $\Psi$ normaux.		
	p.	41

Bellevue, 23.9.95

Très cher Wilhelm,

Je t'écris si peu uniquement parce que j'écris tant pour toi. Ce que j'ai même encore commencé dans le train, un exposé sommaire de  $\varphi, \psi, \omega$ , auquel tu dois joindre ta critique, je le poursuis à présent aux heures libres et lors des pauses entre les actes de la pratique quotidienne qui progresse. C'est déjà un volume imposant, naturellement un barbouillage,...

S. FREUD

#### NOTE LIMINAIRE

La traduction proposée ici respecte les principes qui ont jusqu'ici guidé toutes celles publiées par l'Association Freudienne. Suivre le texte de Freud au plus près, en respectant, autant que possible, le mouvement de sa phrase, mais surtout l'usage régulier de certains termes et la valeur d'opposition qu'ils peuvent prendre les uns par rapport aux autres, au risque d'une certaine lourdeur.

La mise entre parenthèses du terme allemand le plus souvent possible permettra d'ailleurs au lecteur d'en juger à l'occasion l'importance. C'est le cas en particulier pour *das Ding, der Objekt, der Nebenmensch*.

Il nous semble que cette discipline dans la traduction peut être heureusement associée à la discipline suivante dans la lecture. Prendre le texte comme se suffisant à lui-même et tentant de satisfaire à la visée particulière d'un moment. Cette attitude est opposée à la plus ordinaire qui tente d'apprécier les textes comme des ébauches, des prémonitions de ce qui sera toujours mieux formulé plus tard. Nous ne prétendons pas par là que cet abord soit totalement injustifié ; il masque simplement quelque chose de plus essentiel que nous nommerions volontiers *lecture structurale*.

C'est ce qui explique que nous nous soyons abstenus de donner les notes des éditeurs du texte allemand qui nous paraissent, à ce point de vue, plus trompeurs qu'utiles.

Cette position nous paraît tout spécialement justifiée pour l'*Esquisse*, non seulement dans son rapport à l'ensemble des textes de Freud, mais plus encore face à la réélaboration de Lacan. Alors seulement on pourra mesurer l'intérêt extraordinaire de ce texte malgré son irrecevabilité radicale dont Freud a pris acte en l'oubliant au fond d'un tiroir, à peine l'avait-il achevé, après avoir renoncé à rédiger la quatrième partie qu'il prévoyait de consacrer au seul refoulement.

Ajoutons à ces remarques générales que cette version doit beaucoup au travail de J.M. JADIN qui a assuré la traduction de la première partie et qui a bien voulu en accepter la publication ici. La traduction de certains termes freudiens maintenue, autant que faire se peut, tout au long de l'*Esquisse*, lui doit également beaucoup.

En outre pour permettre l'accès à ce texte, sans trop de retard pour le travail de certains, cette traduction a été établie de façon rapide, sans doute trop rapide au regard de certaines difficultés d'interprétation du texte même, spécialement dans la troisième partie. Cette version ne saurait donc être considérée comme définitive mais constitue seulement un premier pas permettant une reprise ultérieure éventuelle.

Par conséquent cette traduction est datée : 1987.

Claude Dorgeuille  
Jean-Paul Hilttenbrand



Première partie  
 PLAN GENERAL  
 INTRODUCTION

[305]

((Cette esquisse)) se propose de fournir une psychologie scientifique, c'est-à-dire de présenter (darzustellen) les processus psychiques comme des états quantitativement déterminés de parties matérielles détectables, et de les rendre ainsi patents et irréfutables. L'esquisse contient deux idées principales :

1) De concevoir ce qui distingue l'activité du repos comme Q ((quantité)), laquelle est soumise à la loi du mouvement.

2) D'admettre comme particules matérielles les neurones.

N et  $Q_n$  - Des tentatives semblables sont à présent fréquentes.

PREMIERE PROPOSITION PRINCIPALE

*La conception quantitative*

Elle est directement empruntée aux observations de pathologie clinique, en particulier de là où il s'agissait de représentations (Vorstellungen) hyperfortes comme dans l'hystérie et dans la névrose obsessionnelle où, comme il s'avèrera, le caractère quantitatif apparaît plus pur que dans la normale. Des processus tels que stimulation (Reiz = excitation dans le sens d'excitant, par opposition à Erregung qui est plutôt l'effet, l'état d'excitation), substitution, conversion, décharge, qui furent à y décrire, ont induit immédiatement une conception de l'excitation neuronique comme quantités fluentes (fliessender). Une tentative de généraliser ce qui ((fut)) reconnu ici ne parut pas inconvenante. A partir de cette considération il fut possible d'ériger un principe de base de l'activité neuronique en relation avec Q, ((principe)) qui promettait beaucoup de lumière en ce qu'il semblait englober la fonction entière. C'est là le principe de l'inertie neuronique ; il dit que les neurones aspirent à se défaire de Q. Construction et développement, de même que le travail (Leistungen) ((des neurones)), sont à comprendre d'après cela.

[306]

Le principe de l'inertie explique d'abord la dichotomie structurale en ((neurones)) moteurs et sensibles comme un dispositif pour compenser (aufzuheben) la réception de  $Q_n$  par une remise (Abgabe). Le mouvement réflexe se comprend dès lors comme forme fixe de cette remise. Le principe d'inertie fournit le motif au mouvement réflexe. Si, partant de là, on remonte plus loin, on a d'abord le Sy. N., en tant qu'héritier de l'excitabilité (Reizbarkeit) générale du protoplasme, noué à la surface extérieure excitable (reizbaren), qui est fragmentée par des sections assez grandes de ((zones)) inexcitables. Un Sy.N. primaire se sert de cette  $Q_n$  ainsi acquise pour la remettre par liaison aux machines musculaires et se maintient ainsi sans excitation (reizlos). Cette décharge représente (stellt...dar) la fonction primaire du Sy.N. Ici, il y a place pour le développement d'une fonction secondaire, en ce que, parmi les voies de décharge, sont privilégiées et conservées

*Q quantité ext<sup>re</sup>*

*délivre qu'ca ?  
renvoi ?*

*$Q_n$  est la quantité  
psychique*

celles auxquelles est liée la cessation de la stimulation : *la fuite de la stimulation*. En cela, il y a en général une proportion entre la quantité de l'excitation et le travail nécessaire à la fuite de la stimulation, de sorte que le principe d'*inertie* n'est pas troublé par cela. Cependant, le principe d'*inertie* est battu en brèche dès le début par une autre circonstance. Avec la complexité de l'intérieur, le Sy. N. reçoit des stimulations venues de l'élément corporel lui-même, des stimulations endogènes qui doivent être déchargées de la même façon. Celles-ci s'originent du corps et produisent les grands besoins (Bedürfnisse) : la faim, la respiration, la sexualité. A ceux-ci l'organisme ne peut se soustraire comme aux stimulations extérieures ; il ne peut employer leur Q pour la fuite de la stimulation. Ils cessent seulement sous certaines conditions, qui doivent être réalisées (realisiert) dans le monde extérieur. Par exemple le besoin nutritionnel. Pour effectuer cette action qui mérite d'être nommée spécifique, il faut un travail qui est indépendant des Q<sub>n</sub> endogènes, qui est généralement plus important, étant donné que l'individu est soumis à des conditions que l'on peut désigner comme état de nécessité extrême de la vie (Not des Lebens). Ainsi le Sy. N. est contraint d'abandonner la tendance originelle à l'inertie, c'est-à-dire vers le niveau = 0. Il doit encaisser une provision de Q<sub>n</sub> pour satisfaire aux requêtes de l'action spécifique. Il est vrai que dans la manière dont il fait cela se révèle la persistance de la même tendance, modifiée, pour aspirer à maintenir au moins basse Q<sub>n</sub> et à se défendre contre l'accroissement, c'est-à-dire à la maintenir constante. Tout travail du Sy. N. est à mettre ou bien sous le point de vue de la fonction primaire ou bien de la fonction secondaire, laquelle est imposée par l'état de nécessité extrême de la vie.

[307]

#### DEUXIEME PROPOSITION PRINCIPALE

##### *La théorie neuronique*

La pensée de combiner cette théorie Q<sub>n</sub> avec la connaissance des neurones, telle que la fournit la plus récente histologie, est un deuxième pilier de l'enseignement développé ici. Le contenu principal de cette nouvelle conquête (Erkenntnis) est que Sy. N. est constitué de neurones distincts, de même structure ; qui se touchent par l'intermédiaire d'une substance étrangère ; qui se terminent l'un contre l'autre comme contre des parties de tissu étrangères ; dans lesquelles certaines directions d'activité sont préfigurées en ce qu'ils reçoivent avec des prolongements cellulaires et qu'ils donnent avec des cylindraxes. A cela s'ajoute encore l'abondante ramification avec une diversité du calibre.

Si l'on combine cette présentation (Darstellung) des neurones avec la conception de la théorie Q<sub>n</sub>, on obtient alors la représentation (Vorstellung) d'un N investi (Besetzen), qui est rempli avec une certaine Q<sub>n</sub>, qui peut être vide d'autres fois. Le principe d'*inertie* trouve son expression dans l'hypothèse d'un flux orienté des conduits ou prolongements cellulaires vers le cylindraxe. Le neurone considéré isolément (einzelne) est ainsi reflet de l'ensemble du Sy.N, avec sa structure dichotomique (zweispältigen Bau) ; le cylindraxe est l'organe de décharge. Mais la fonction secondaire, qui exige un engrangement de Q<sub>n</sub>, est rendue possible par l'hypothèse de résistances (Widerständen) qui s'opposent à la décharge, et l'organisation des neurones incite à transposer en totalité les résistances dans les contacts, qui acquièrent à travers cela la valeur de barrières.

L'hypothèse des barrières de contact est fructueuse dans de nombreuses directions.

[308] *Les barrières de contact*

La première justification de cette hypothèse découle de la supputation qu'ici la conduction passe par du protoplasme indifférencié au lieu de passer - tel est le cas par ailleurs à l'intérieur du neurone - par du protoplasme différencié, probablement mieux adapté à la conduction. On obtient ainsi une invite à lier la possibilité de conduction à la différenciation, de sorte que l'on peut s'attendre à ce que, par le processus de conduction même, une différenciation soit créée dans le protoplasme, et, par le fait même, une meilleure capacité de conduction pour des conceptions ultérieures.

En outre, la théorie des barrières de contact permet les exploitations suivantes : une propriété principale du tissu nerveux est la mémoire, c'est-à-dire communément la capacité d'être modifié de façon durable par des processus uniques, ce qui offre un contraste tellement remarquable avec le comportement d'une matière qui laisse passer un mouvement ondulatoire et retourne ensuite à son état antérieur. Une théorie psychologique en quelque façon digne d'intérêt doit fournir une explication de la "mémoire". Seulement, toute explication de cette sorte bute sur la difficulté qu'elle doit d'un côté admettre que les neurones sont après excitation durablement autres qu'avant, cependant qu'il ne peut être nié que les nouvelles excitations butent en général sur les mêmes conditions d'admission que les précédentes. Les neurones doivent donc être aussi bien influencés qu'inchangés, sans a priori. Un appareil qui serait capable de cette opération compliquée, nous ne pouvons le concevoir pour le moment ; le salut tient donc en ceci : que nous imputons (zuschreiben) l'influence durable par l'excitation à une classe de neurones, l'inaltérabilité par contre, donc la virginité (Frische) pour de nouvelles excitations à une autre ((classe)). Ainsi a pris naissance la distinction praticable en "cellules de perception" et "cellules de souvenir", ((distinction)) qui ne s'est insérée nulle part ailleurs et qui ne peut se référer à rien.

Si la théorie des barrières de contact s'approprie cette échappatoire, elle peut lui donner l'expression suivante : il y a deux classes de neurones. ((1)). D'abord ceux qui laissent passer  $Q\tilde{n}$  comme s'ils n'avaient aucune barrière de contact, qui donc, après chaque déroulement d'excitation, sont dans le même état qu'auparavant, et (2), ceux dont les [309] barrières de contact se font valoir, si bien qu'ils ne laissent passer  $Q\tilde{n}$  que difficilement ou partiellement. Ceux de cette espèce peuvent après chaque excitation être dans un autre état qu'auparavant, ((et)) fournissent donc une possibilité de figurer (darstellen) la mémoire.

Il y a donc des neurones perméables (n'opposant aucune résistance et ne retenant rien), qui servent à la perception, et des neurones imperméables (affectés de résistance et retenant  $Q\tilde{n}$ ), qui sont porteurs de la mémoire, vraisemblablement donc des processus psychiques en général. Je nommerai donc dorénavant  $\phi$  le premier des systèmes de neurones,  $\psi$  le dernier.

Il est bon maintenant de voir quelles hypothèses sur les neurones  $\psi$  sont nécessaires pour couvrir les caractères les plus généraux de la mémoire. L'argument est : ils sont durablement modifiés par le déroulement de l'excitation. Avec insertion de la théorie des barrières de contact : leurs barrières de contact entrent dans un état durablement modifié. Et comme l'expérience de la psych. montre qu'il y a un sur-apprentissage fondé

neurones  $\phi$  = neurones de la perception, perméables  
neurones  $\psi$  = neurones de la mémoire et des processus psychiques, imperméables



En quoi le frayage consiste autrement, ça reste en suspens. On pourrait d'abord penser : dans l'absorption de  $Q\tilde{n}$  par les barrières de contact. A cet égard la lumière jaillira peut-être plus tard. La  $Q\tilde{n}$  qui a laissé du frayage derrière elle est probablement déchargée, précisément en raison du frayage, puisque celui-ci rend plus perméable. Du reste, il n'est pas nécessaire que le frayage qui demeure après un passage de  $Q\tilde{n}$  soit aussi grand qu'il avait dû l'être pendant le passage. Il est possible que seulement une valeur de quotient en reste comme *frayage durable*. Dans cette mesure, on ne peut pas encore entrevoir si le passage d'une  $Q : 3\tilde{n}$  en une fois ou d'une  $Q\tilde{n}$  en trois fois est équivalent. Tout cela est à réserver à des adaptations ultérieures de la théorie aux faits psychiques.

#### *Le point de vue biologique*

Avec l'hypothèse de deux systèmes neuroniques,  $\phi$  et  $\psi$ , dont  $\phi$  consiste en éléments perméables et  $\psi$  en éléments imperméables, une des particularités du Sy. N. - de retenir et rester tout de même apte à la réception - trouve une explication. Toute acquisition psychique consisterait dès lors dans la structuration (Gliederung = *membration*) du système  $\psi$  au moyen d'une levée (Aufhebung) partielle et topiquement déterminée de la résistance dans les barrières de contact, ((résistance)) qui distingue  $\phi$  et  $\psi$ . Avec la progression de celle-ci, la disponibilité du Sy. N. à la réception aurait trouvé effectivement une limite (Schranke = barrière. Même mot que dans les barrières de contact. L' "effectivement" vient de cette identité de mot. Ça veut dire : "Le Sy. N. aurait trouvé une barrière, c'est le cas de le dire").

Or, tout un chacun, qui s'occupe scientifiquement de construction d'hypothèses, ne commencera à prendre ses échafaudages au sérieux que lorsqu'ils pourront être intégrés au savoir par plus d'un côté et lorsque l'arbitraire de la construction ad hoc pourra y être atténué. A notre hypothèse des barrières de contact, on objectera qu'elle admet deux classes de neurones avec une différenciation (Verschiedenheit) fondamentale des conditions de fonctionnement, et qu'à cette séparation manque à première vue une autre motivation. Morphologiquement du moins, c'est-à-dire histologiquement, on ne connaît aucune façon d'étayer cette distinction.

Où trouverait-on ailleurs de quoi fonder cette division en classes ? Si possible dans le développement biologique du Sy. N. qui, pour le scientifique, est une chose qui, comme toute autre chose, s'est constitué progressivement. On demande à savoir si les deux classes de neurones peuvent avoir eu une signification (Bedeutung) biologiquement différente, et si oui, par quel mécanisme elles ont pu se développer vers des caractères aussi différents que la perméabilité et l'imperméabilité. Naturellement, le cas le plus satisfaisant serait celui où le mécanisme recherché se générerait (sich..... ergäbe) lui-même à partir du rôle biologiquement primitif ; on aurait alors aplani les deux questions avec une seule réponse.

Nous nous souvenons maintenant que le Sy. N. avait dès le début deux fonctions : recevoir les stimulations de l'extérieur et décharger les excitations nées endogéniquement. De cette dernière obligation a donc résulté, par suite de la nécessité extrême de la vie, la contrainte du développement biologique ultérieur. On pourrait maintenant supposer que ce serait bien nos systèmes  $\phi$  et  $\psi$  qui auraient pris sur eux

chacun une de ces obligations primaires. Le système  $\phi$  serait ce groupe de neurones auquel parviennent les stimulations extérieures ; le système  $\psi$  contiendrait les neurones qui reçoivent les excitations endogènes. Alors, nous n'aurions pas trouvé (*erfunden* = inventé) les deux ((systèmes))  $\phi$  et  $\psi$ , mais nous les aurions retrouvés (*vorgefunden*). Il reste à les identifier à du connu. Effectivement, nous connaissons, de par l'anatomie, un système de neurones (la substance grise médullaire) qui seule est en relation avec le monde extérieur, et un ((système)) superposé (la substance grise cérébrale), qui n'a aucun lien périphérique, mais auquel s'attachent le développement du Sy. N. et les fonctions psychiques. Le cerveau primaire ne s'accorde pas mal avec notre caractéristique du système  $\psi$ , si nous pouvons admettre que le cerveau a des voies directes et indépendantes de  $\phi$  vers l'intérieur corporel. Maintenant, la provenance et la signification biologique originelle du cerveau primaire ne sont pas connues des anatomistes. D'après notre théorie, il serait, exprimé de façon directe, un *ganglion sympathique*. C'est ici la première possibilité de mettre la théorie à l'épreuve, sur du matériel effectif.

Provisoirement, nous tenons le système  $\psi$  pour identifié avec la substance grise du cerveau. A présent, on comprend facilement, à partir des remarques biologiques introductives, que c'est justement  $\psi$  qui est soumis au développement ultérieur par multiplication de neurones et accumulation de Q ; et on se rend compte aussi combien il est adéquat que  $\psi$  soit constitué de neurones imperméables, parce qu'autrement il ne pourrait pas donner suite aux exigences de l'action spécifique. Mais par quelle voie  $\psi$  a-t-il acquis la qualité de l'imperméabilité ? Puisque  $\psi$  a aussi des barrières de contact. Si celles-ci ne jouent pour ainsi dire aucun rôle, pourquoi les barrières de contact de  $\psi$  ? L'hypothèse d'une différence originelle dans la valeur des barrières de contact de  $\phi$  et de  $\psi$  a de nouveau ce fâcheux caractère d'arbitraire, bien que l'on puisse maintenant se référer - conformément aux démarches de la pensée darwinienne - au caractère indispensable et par là à la survivance des neurones imperméables. [313]

Une autre échappatoire semble être plus fructueuse et moins prétentieuse. Souvenons-nous que les barrières de contact des neurones  $\psi$  elles aussi sont soumises en définitive au frayage et que c'est  $Q\bar{n}$  qui les fraye. Plus la  $Q\bar{n}$  dans le processus d'excitation ((est)) grande, plus le frayage ((sera)) grand ; mais ceci indique l'approche des caractères des neurones  $\psi$ . Transposons donc les différences non pas dans les neurones mais dans les quantités auxquelles ils ont affaire. Il est alors à supposer qu'au niveau des neurones  $\phi$  passent des quantités contre lesquelles la résistance des barrières de contact n'entre pas en considération, mais qu'aux neurones  $\psi$  ne parviennent que des quantités qui sont de l'ordre de grandeur de cette résistance. Alors, un neurone  $\phi$  deviendrait imperméable et un neurone  $\psi$  perméable, si nous pouvions échanger leur topique et liaisons ; mais, ils gardent leurs caractères parce qu'ils sont reliés - le neurone  $\phi$  uniquement à la périphérie, le neurone  $\psi$  uniquement à l'intérieur corporel. La différence d'essence est remplacée par une différence du milieu de destinée.

Mais nous avons maintenant à vérifier l'hypothèse : peut-on dire que de la périphérie extérieure arrivent aux neurones des quantités de stimulation d'un ordre plus élevé que de la périphérie intérieure du corps ? Beaucoup de choses plaident dans ce sens.

Tout d'abord, il n'y a aucun doute que le monde extérieur est la provenance de

toutes les grandes quantités d'énergie, d'après les découvertes physiques, de masses énormes, mues violemment, qui propagent leurs mouvements. Le système  $\phi$  ; qui est tourné vers ce monde extérieur, aura la tâche d'évacuer aussi rapidement que possible les  $Q_n$  qui s'infiltrent vers les neurones, mais sera de toute façon soumis à l'effet de grandes  $Q$ .

[314] Le système  $\psi$  est - d'après le meilleur de notre connaissance - hors liaison avec le monde extérieur ; il n'accueille  $Q$  que, d'une part des neurones  $\phi$  eux-mêmes, d'autre part des éléments cellulaires dans l'intérieur corporel, et il s'agit à présent de rendre vraisemblable que ces quantités de stimulation sont d'un ordre de grandeur inférieur. Le fait dérangera peut-être tout d'abord, que nous devons reconnaître aux neurones  $\psi$  deux sources de stimulation aussi différentes que  $\phi$  et les cellules de l'intérieur corporel. C'est précisément ici que la plus récente histologie du Sy.N. nous aide d'une façon suffisante. Elle montre que la *terminaison* neuronique et que la *liaison* neuronique sont construites selon le même type, que les neurones se terminent les uns contre les autres comme contre les éléments corporels. Probablement le fonctionnel des deux processus est-il également de même nature. Il s'agira probablement au niveau des terminaisons nerveuses de quantités analogues à celles de la conduction intercellulaire. Nous pouvons aussi nous attendre à ce que les stimulations *endogènes* soient de l'ordre de grandeur des ((stimulations)) *intercellulaires*. D'ailleurs, il s'ouvre ici une deuxième approche pour l'examen de la théorie.

#### *Le problème de la quantité.*

Je ne sais rien de la grandeur absolue des stimulations intercellulaires, mais je vais m'autoriser à formuler l'hypothèse qu'elles seraient d'un ordre de grandeur inférieur, et similaire aux résistances des barrières de contact, ce qui est alors facilement évident. Cette hypothèse sauve l'égalité d'essence des neurones  $\phi$  et  $\psi$  et explique biologiquement et mécaniquement leur différence en ce qui concerne la perméabilité.

[315] Il y a ici manque de preuves ; d'autant plus intéressantes sont certaines perspectives et conceptions qui se nouent à l'hypothèse ci-dessus. Lorsqu'on s'est donné l'impression juste de la grandeur des  $Q$  dans le monde extérieur, on se demande si, par une prompte décharge, satisfaction est donnée à la tendance originelle du Sy. N. de garder  $Q_n$  à 0, si elle n'est pas active dès la réception de stimulation. Effectivement, on ne voit pas les neurones  $\phi$  se terminer librement à la périphérie, mais parmi des formations cellulaires qui reçoivent à leur place la stimulation exogène. Ces "appareils de terminaison nerveuse" au sens le plus général, pourraient bien avoir comme but de ne pas permettre aux  $Q$  exogènes d'agir sur  $\phi$  sans avoir subi de diminution, mais de ((les)) atténuer. Ils auraient alors la signification d'écrans de  $Q$  à travers lesquels ne passent que des *quotients* des  $Q$  exogènes.

Avec cela concorde dès lors ((le fait)) que l'autre type de terminaison nerveuse, la *libre*, sans organes terminaux, est celle qui est de loin la préférée dans la périphérie intérieure du corps. Là, nul écran de  $Q$  ne semble nécessaire, vraisemblablement parce que les  $Q_n$  qui doivent y être reçues n'exigent pas préalablement le rabaissement au niveau intercellulaire, mais y sont d'emblée.

quota?

Comme on peut évaluer les  $Q$  qui sont reçues par les terminaisons de neurones  $\phi$ , il se dégage peut-être ici une voie d'abord pour se forger une représentation des grandeurs qui s'écoulent entre les neurones  $\psi$ , qui sont donc du même ordre que les résistances des barrières de contact.

En outre, on soupçonne ici une tendance qui pourrait bien commander la structuration du Sy. N. à partir de plusieurs systèmes : un maintien à distance des neurones de  $Q_n$  allant toujours plus loin. Donc, la structuration du Sy. N. pourrait servir au maintien à distance, à la fonction de *décharge* de  $Q_n$  des neurones.

*La douleur* (der Schmerz = aussi souffrance)

Tous les dispositifs de nature biologique ont leurs limites d'efficacité en dehors desquelles ils échouent. Cet échec s'extériorise dans des phénomènes qui frisent le pathologique, qui pour ainsi dire fournissent les modèles normaux pour du pathologique. Nous avons trouvé le Sy. N. disposé de telle façon que les grandes  $Q$  extérieures sont maintenues à distance de  $\phi$  et encore davantage de  $\psi$  : les écrans de terminaison nerveuse et la liaison seulement indirecte de  $\psi$  au monde extérieur. Y a-t-il une manifestation qui puisse servir de couverture pour la défaillance de ces dispositifs ? Je crois que c'est la *douleur*.

9  
Tout ce que nous savons de la douleur concorde avec cela. Le Sy. N. a le penchant le plus résolu à la *fuite de la douleur*. Nous y apercevons l'extériorisation de la tendance primaire contre l'élévation de la tension par  $Q_n$  et concluons que la douleur [316] consisterait en l'*irruption de grandes Q vers  $\psi$* . Dès lors les deux tendances n'en sont qu'une seule. La douleur met en mouvement le système  $\phi$  comme le système  $\psi$  ; il n'y a pour lui aucune restriction de conduction ; il est le plus despotique (gebieterische) de tous les processus. Les neurones  $\psi$  semblent donc lui être perméables ; il est donc constitué dans l'action de  $Q$  d'un ordre plus élevé.

Les causes de la douleur (Schmerzanlässe) sont : d'une part une élévation quantitative ; chaque excitation sensitive incline à la douleur avec l'accroissement de la stimulation, même celle des organes des sens les plus élevés. Ceci est à comprendre tout simplement comme échec. D'autre part, il y a douleur avec des quantités extérieures minimales et celle-ci est alors liée régulièrement à de la solution de continuité, c'est-à-dire que de la  $Q$  extérieure, qui agit directement sur les terminaisons de neurones  $\phi$ , pas à travers les appareils de terminaison nerveuse, produit de la douleur. La *douleur* est par là caractérisée comme irruption de  $Q$  surabondantes vers  $\phi$  et  $\psi$ , c'est-à-dire de ces  $Q$  qui sont d'un ordre encore plus élevé que les stimulations de  $\phi$ .

Le fait que la douleur va dans toutes les voies de décharge est aisé à comprendre. D'après notre théorie que  $Q$  fait frayage, elle laisse sans doute derrière elle des frayages durables, comme si la foudre les avait traversés de part en part, des frayages qui probablement lèvent (aufheben) entièrement la résistance des barrières de contact et y établissent une voie de conduction telle qu'elle existe (besteht) en  $\phi$ .

*Le problème de qualité*

Rien n'a été dit jusqu'à présent sur le fait que chaque théorie psychologique doit, outre les performances d'un point de vue scientifique, satisfaire à une autre exigence importante. Elle doit nous expliquer ce que nous connaissons (kennen) de la façon la plus énigmatique par notre "conscient", (Bewusstsein) et comme ce conscient ne sait (weiss) rien de nos hypothèses antérieures : quantités et neurones, ((elle doit nous )) expliquer aussi ce non-savoir (Nichtwissen).

← CS  
et qualités

[317] D'emblée nous apparaît un préalable qui nous a guidé jusque lors. Nous avons traité les processus psychiques comme quelque chose qui pourrait se passer de cette connaissance (Kenntnis) par le conscient, qui existe indépendamment d'une telle ((connaissance)). Nous nous attendons à ce que quelques-unes de nos hypothèses ne se trouvent pas confirmées par le conscient. Si nous ne nous laissons pas déconcerter (irre machen lassen = lit. faire rendre égaré) pour autant, ceci résulte du préalable que le conscient ne donnerait une conscience des processus neuroniques qui ne serait ni complète, ni faible ; ceux-ci seraient à considérer d'abord dans toute leur étendue comme inconscients et ((seraient)) à déduire (erschliessen) comme d'autres choses (Dinge) naturelles.

Mais alors le contenu du conscient est à insérer (einzureihen) dans nos processus quantitatifs  $\psi$ . Le conscient nous donne ce que l'on appelle *qualités*, des ressentis (Empfindungen) qui dans leur grande diversité sont *autres (anders)* et dont l'être-*autre (Anders)*, il s'agit d'une allusion à la variété des étants) se distingue d'après ses rapports au monde extérieur. Dans cet être-*autre* il y a des séries, des similitudes, etc... On n'y trouve pas de quantités à proprement parler. On peut demander *comment* naissent les qualités et *où* naissent les qualités ? Ce sont des questions nécessitant l'examen le plus soigneux et qui ne peuvent être traitées ici que de façon approximative.

Où se forment les qualités ? Pas dans le monde extérieur, car d'après notre manière scientifique de voir, à laquelle la psychologie doit être assujettie aussi, il n'y a au dehors que des masses mués, rien de plus. Dans le système  $\phi$  peut-être ? Cela concorde avec le fait que les qualités sont nouées à la perception, mais se trouve contredit par tout ce qui est à faire valoir à bon droit en faveur du siège du conscient dans des étages supérieurs du Sy. N. Donc dans le système  $\psi$ . A ceci il y a une objection importante. Lors de la perception, le système  $\phi$  et le système  $\psi$  sont actifs conjointement ; il y a un processus psychique qui sans doute s'accomplit exclusivement en  $\psi$ , le reproduire (das Reproduzieren) ou le remémorer (das Erinnern) et ((ce processus)) est, pour s'exprimer en langage commun, *sans qualité*. Le souvenir (die Erinnerung), de norma, ne met rien sur pied de la nature particulière de la qualité de perception. De sorte que l'on puise du courage pour l'hypothèse qu'il y aurait un troisième système de neurones,  $\omega$  par exemple, lequel est co-excité lors de la perception, mais non lors de la reproduction ; dont les états d'excitation produisent les différentes qualités, c'est-à-dire sont les ressentis conscients.

3e syst de neurones  
 $\omega$

[318] Si l'on s'en tient fermement au fait que notre conscient ne livre que des *qualités*, tandis que la science ne reconnaît que des *quantités*, cela fournit comme par une règle de trois une caractéristique des neurones  $\omega$ . En effet, alors que la science s'est donnée pour devoir de ramener totalement nos *qualités* de ressentis à de la *quantité extérieure*, on peut attendre de la structure du Sy. N. qu'il soit constitué de dispositifs pour transformer la

quantité extérieure en qualité ; ce par quoi la tendance originelle au maintien à distance de quantité apparaît à nouveau victorieuse. Les appareils de terminaison nerveuse étant un écran destiné à permettre à des quotients de la quantité extérieure d'agir sur  $\phi$ , tandis que  $\phi$  pourvoit simultanément à la décharge grossière de la quantité. Le système  $\psi$  étant déjà protégé des quantités d'ordres supérieurs, n'avait affaire qu'à des grandeurs intercellulaires. En poursuivant encore plus avant il est à supposer que le système  $\omega$  est mu par des quantités encore moindres. On pressent que le caractère de qualité (donc le ressenti conscient) pourrait ne prendre corps (zustande kommen) que là où les quantités sont mises hors circuit dans la mesure du possible. Il n'est pas possible de le mettre complètement à l'écart, parce que les neurones  $\omega$  aussi, nous devons les représenter comme pourvus de  $Q\eta$  et aspirant à la décharge.

Mais par là s'ouvre une difficulté en apparence considérable. Nous l'avons vu, la perméabilité dépend de l'action de  $Q\eta$  et les neurones  $\psi$  sont déjà imperméables. Avec  $Q\eta$  encore plus petit, les neurones  $\omega$  devraient être encore plus impénétrables. Or, ce caractère, nous ne pouvons pas l'accorder aux porteurs du conscient. A la variabilité du contenu, à la fugitivité du conscient, à la liaison facile des qualités simultanément perçues, ne convient qu'une complète perméabilité des neurones avec une complète restitutio in integrum. Les neurones  $\omega$  se comportent comme des organes de perception, aussi nous ne saurions que faire d'une mémoire de ceux-ci. Donc : perméabilité, frayage complet, qui ne provient pas de quantités ; d'où autrement ?

Je ne vois qu'une issue : de réviser l'hypothèse fondamentale sur l'écoulement de  $Q\eta$ . Je n'ai considéré celui-ci jusqu'à présent que comme transfert (Übertragung) de  $Q\eta$  d'un neurone à l'autre. Mais il doit encore avoir un caractère, de nature temporelle, parce que la mécanique des physiciens a laissé cette caractéristique temporelle aussi aux autres mouvements de masse du monde extérieur. Celle-ci, je l'appelle brièvement : *la période*. Je veux ainsi admettre que toute résistance des barrières de contact ne vaut que pour le transfert de  $Q$ , mais que la *période* du mouvement neuronique se propage sans inhibition partout, semblablement au processus d'induction. [319]

Pour une explication physique il reste beaucoup à faire ici, parce que les lois générales du mouvement doivent valoir ici aussi de façon irréfutable. Mais elle va bien loin l'hypothèse selon laquelle les neurones  $\omega$  sont incapables de recevoir mais que par contre ils s'approprient la période d'excitation et que cet état d'affectation par la période qui est le leur, avec un remplissage minimal de  $Q\eta$ , est le fondement du conscient. Les neurones  $\psi$  également ont naturellement leur période, seulement celle-ci est sans qualité, en un terme plus adéquat : monotone. Des déviations de cette période psychique propre arrivent en tant que qualités au conscient.

D'où proviennent les différences de la *période* ? Tout renvoie aux organes des sens, dont les qualités doivent justement être représentées (dargestellt) par diverses périodes du mouvement neuronique. Les organes des sens n'agissent pas seulement comme des écrans de  $Q$  comme tous les appareils de terminaison nerveuse, mais aussi comme des *sams*, en ce qu'ils ne laissent passer que la stimulation de certains processus avec une période déterminée. Sans doute transfèrent-ils alors sur  $\phi$  cette différence en ce qu'ils communiquent au mouvement neuronique diverses périodes avec une quelconque analogie (énergie spécifique) et ce sont ces modifications qui se poursuivent à travers

$\phi$  sur  $\psi$  vers  $\omega$ , et qui là, où elles sont presque libres de quantité, engendrent des ressentis conscients de qualités. Cette propagation de qualité n'est pas durable, elle ne laisse derrière elle aucune trace, n'est pas reproductible.

### Le conscient

Ce n'est que par de telles hypothèses, compliquées et peu évidentes, que j'ai réussi jusqu'à présent à inclure les phénomènes du conscient dans la structure de la psychologie quantitative.

[320] Naturellement, il n'y a pas à tenter d'expliquer comment il se fait que les processus d'excitation apportent avec eux du conscient dans les  $N\omega$ . Il s'agit seulement de couvrir les qualités du conscient qui nous sont connues dans des processus variables parallèlement dans les  $N\omega$ . Cela ne réussit pas mal dans le détail (im Einzelnen). Un mot du rapport de cette théorie du conscient avec d'autres. D'après une théorie mécaniste avancée, le conscient n'est qu'un simple rajout aux processus physiologico-psychiques, dont la suppression ne changerait rien au déroulement psychique. D'après une autre théorie, le conscient est la face subjective de tout advenir psychique, donc inséparable du processus mental (Seelenvorgang) physiologique. Entre les deux se situe la théorie développée ici. Le conscient est ici la face subjective d'une partie des processus psychiques dans le Sy. N., en l'occurrence des processus  $\omega$ , et la suppression du conscient n'est pas sans changer l'advenir psychique, mais inclut le fait que la contribution est supprimée du système  $(\omega)\omega$ .

N = neurone invest



W = Wahrnehmung = perception

Si l'on représente (stellt.... dar) le conscient par des  $N\omega$ , cela a plusieurs conséquences. Ces neurones doivent avoir une décharge, si petite soit-elle, et il doit y avoir une voie pour remplir les  $N\omega$  avec  $Q\eta$ , dans la faible proportion requise. La décharge va, comme toutes les ((décharges)), du côté de la motilité ; à ce propos il est à remarquer que lors de la formation (Umsatz) motrice chaque caractère de qualité, chaque singularité de la période, est manifestement perdu. Le remplissage des  $N\omega$  en  $Q\eta$  ne peut sans doute se produire qu'à partir de  $\psi$ , parce qu'à ce troisième système nous n'aimerions concéder aucun lien direct avec  $\phi$ . Ce que fut la valeur biologique originelle des  $N\omega$  ne peut-être indiqué.

[321] Mais jusqu'à présent, nous avons décrit le contenu du conscient de manière incomplète ; il montre, outre les séries des qualités sensorielles, une autre série, qui en est très distincte, celle des ressentis de plaisir et de déplaisir, qui exige à présent une interprétation (Deutung). Etant donné qu'une tendance de la vie psychique à éviter du déplaisir nous est connue de façon sûre, nous sommes tentés d'identifier celle-ci avec la tendance primaire à l'inertie. Alors le déplaisir serait à couvrir par un accroissement du niveau de  $Q\eta$  ou par l'élévation quantitative de pression, ((alors))  $\omega$  serait du ressenti lors de l'accroissement de  $Q\eta$  en  $\psi$ . Le plaisir serait le ressenti de décharge. Etant donné que  $\omega$  doit être rempli (erfüllt) à partir de  $\psi$ , il en résulterait l'hypothèse que l'investissement en  $\omega$  croît lors d'un niveau plus élevé en  $\psi$ , qu'il décroît par contre lorsque le niveau baisse. Plaisir et déplaisir seraient les ressentis du propre investissement, du propre niveau en  $\omega$  ; alors  $\omega$  et  $\psi$  représentent (darstellen) dans une certaine mesure des vases communicants. De cette façon, les processus quantitatifs

en  $\psi$  arriveraient aussi au conscient, à nouveau comme qualités.

Avec le ressenti de plaisir et de déplaisir disparaît l'aptitude à percevoir des qualités sensorielles qui se situent pour ainsi dire dans la zone d'indifférence entre plaisir et déplaisir. Ceci serait à traduire : les  $N\omega$  montrent avec un certain investissement une ((disposition)) optimale à recevoir la période du mouvement neuronique ; ils produisent du déplaisir avec un investissement plus fort, du plaisir avec un plus faible, jusqu'à ce que la capacité de réception disparaisse avec le manque d'investissement. Il y aurait à construire la forme du mouvement correspondant (entsprechende) à de telles données.

#### Le fonctionnement de l'appareil

On peut à présent se forger la représentation suivante du travail (Leistung) de l'appareil constitué par  $\phi$ ,  $\psi$ ,  $\omega$  :

Les grandeurs d'excitation pénètrent du dehors dans les terminaisons du système  $\phi$ , butent d'abord sur les appareils de terminaison nerveuse et sont brisées par ceux-ci en quotients, lesquels sont vraisemblablement d'un ordre de grandeur plus élevé que les stimulations intercellulaires (peut-être néanmoins du même ordre ?). Il y a ici un premier seuil : en deçà d'une certaine quantité, un quotient efficace n'arrive absolument pas à se constituer, de sorte que l'aptitude à l'efficacité des stimulations est d'une certaine façon limitée aux quantités moyennes. A côté de cela, la nature des enveloppes de terminaison nerveuse opère comme tamis, si bien que tout type (jeder Art) de stimulation ne peut agir en tout lieu de terminaison (an den einzelnen Endstellen). Les stimulations qui parviennent effectivement aux neurones  $\phi$  ont une quantité et un caractère qualitatif : elles forment dans le monde extérieur une série de qualité égale (gleich) et de quantité croissant du seuil jusqu'à la frontière de la douleur.

Tandis que dans le monde extérieur les processus figurent (darstellen) un continuum selon deux directions - selon la quantité ainsi que selon la période (qualité) -, les stimulations qui leur correspondent sont : en ce qui concerne la quantité, premièrement réduites, deuxièmement limitées par une découpe ; en ce qui concerne la qualité, discontinues, de sorte que certaines périodes n'agissent pas du tout en tant que stimulations.

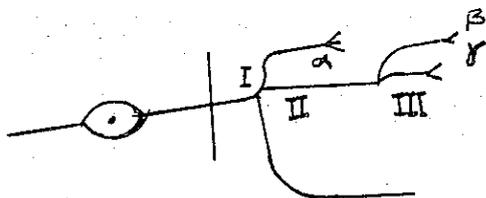
[322]



Le caractère de qualité des stimulations se propage à présent sans entrave par  $\phi$ , à travers  $\psi$ , vers  $\omega$ , où il engendre du ressenti. Il est figuré (dargestellt) par une période particulière du mouvement neuronique, qui n'est certes pas la même que celle de la stimulation, mais a une certaine relation avec elle, suivant une formule de réduction qui nous est inconnue. Cette période ne se maintient pas longtemps et disparaît vers le côté moteur ; son passage étant admis, elle ne laisse pas non plus de mémoire.

La quantité de la stimulation  $\phi$  excite la tendance à la décharge du système nerveux en se transmuant (sie sich... umsetzt) en excitation motrice proportionnelle. L'appareil de la motilité est directement appendu à  $\phi$ , et les quantités ainsi transplantées (übersetzt) produisent un effet qui leur est quantitativement largement supérieur, en ce qu'elles pénètrent dans les muscles, glandes, etc.... et y agissent par du déliement (Entbindung = aussi accouchement), alors qu'entre les neurones il ne se produit que du transfert (Übertragung).

[323] Dans les neurones  $\phi$  aboutissent en outre les neurones  $\psi$ , sur lesquels une partie de  $Q\bar{n}$  est transférée, mais seulement une partie, quelque chose comme un quotient, lequel correspond à une grandeur de stimulation intercellulaire. Ici se pose la question si la  $Q\bar{n}$  transférée sur  $\psi$  ne croît pas proportionnellement à la  $Q$  fluente en  $\phi$ , de sorte qu'une stimulation plus forte exerce un effet psychique plus fort. Ici, il semble y avoir un dispositif particulier, lequel maintient à nouveau  $Q$  à distance de  $\psi$ . La conduction sensible  $\phi$  est en effet structurée d'une singulière façon (eigentümlicher Weise) : elle se ramifie constamment et présente des voies plus épaisses et ((des)) plus fines, lesquelles finissent en des lieux de terminaison nombreux, ((ayant)) sans doute la signification suivante : une stimulation plus forte suit d'autres chemins qu'une plus faible.  $Q\bar{n}$  par exemple n'empruntera que le chemin I et transférera à l'endroit de terminaison  $\alpha$  un quotient sur  $\psi$ . 2 ( $Q\bar{n}$ ) ne transférera pas le double quotient en  $\psi$  mais pourra emprunter aussi le chemin II, qui est plus étroit, et ((pourra)) ouvrir un deuxième lieu de terminaison vers  $\psi$ . 3 ( $Q\bar{n}$ ) ouvrira la voie la plus étroite et transférera aussi à travers  $\gamma$ . Ainsi sera délestée l'unique voie  $\phi$ , la quantité plus grande en  $\phi$  s'exprimera à travers ceci qu'elle investit en  $\psi$  plusieurs neurones au lieu d'un seul. Les différents investissements des neurones  $\psi$  peuvent y être à peu près égaux. Si  $Q\bar{n}$  en  $\phi$  donne un investissement en  $\psi$ , 3 ( $Q\bar{n}$ ) s'exprime par de l'investissement en  $\psi_1 + \psi_2 + \psi_3$ . De la quantité en  $\phi$  s'exprime donc par de la complication en  $\psi$ . Par là,  $Q$  est maintenu à distance de  $\psi$ , au moins jusqu'à certaines limites. Ceci rappelle beaucoup les rapports de la loi fechnerienne, laquelle pourrait être localisée ainsi.



De cette façon,  $\psi$  est investi à partir de  $\phi$  en  $Qs$  qui sont normalement petites. La quantité de l'excitation  $\phi$  s'exprime en  $\psi$  par de la complication, la qualité par de la *topique*, en ce que, conformément aux relations anatomiques, les différents organes des sens ne sont, à travers  $\phi$ , en rapport qu'avec des neurones déterminés. Mais  $\psi$  obtient encore de l'investissement à partir de l'intérieur corporel et il convient sans doute de se répartir les neurones  $\psi$  en deux groupes : les neurones du *pallium* (Mantel = manteau) qui sont investis à partir de  $\phi$  et les neurones du *noyau* qui le sont à partir

des conductions (Leitungen = à la fois les conduits et les actions de conduire) endogènes.

*Les conductions  $\psi$*

Le noyau de  $\psi$  se trouve en connexion avec cette sorte de voies où montent les quantités d'excitation endogènes. Sans exclure des connexions de ces voies avec  $\phi$ , nous devons tout de même maintenir l'hypothèse originelle qu'un chemin direct conduit de l'intérieur du corps aux neurones  $\psi$ . Mais de ce côté alors,  $\psi$  est exposé sans protection aux Qs et c'est en cela que réside le ressort pulsionnel (Triebfeder) du mécanisme psychique. [324]

Ce que nous savons des stimulations endogènes peut s'exprimer dans l'hypothèse qu'elles sont de nature intercellulaire, qu'elles s'originent (entstehen) continuellement, et ne deviennent que périodiquement des stimulations psychiques. L'idée d'une accumulation ne peut pas être écartée et l'intermittence de l'effet psychique ne permet qu'une conception : sur leur chemin de conduction vers  $\psi$ , elles rencontrent des résistances (Widerstände) qui ne sont vaincues que lors de l'accroissement de la quantité. Ce sont donc des conductions à articulations multiples, avec insertion de plusieurs barrières de contact jusqu'au noyau  $\psi$ . Mais à partir d'une certaine Q, elles opèrent continuellement comme stimulation, et chaque élévation de Q est perçue (wahrgenommen) comme élévation de la stimulation  $\psi$ . Alors, il existe donc un état dans lequel le conduit est devenu perméable. L'expérience enseigne en outre qu'après la décharge de la stimulation  $\psi$  le conduit reprend sa résistance.

On appelle un tel processus : sommation. Les conduits  $\psi$  se remplissent par sommation jusqu'à ce qu'ils deviennent perméables. Manifestement (offenbar), c'est la petitesse de chaque stimulation (des einzelnen Reizes) qui permet la sommation. La sommation est aussi attestée pour les conductions  $\phi$ , par exemple pour la conduction de douleur ; elle n'y a cours que pour des petites quantités. Le rôle moindre de la sommation du côté  $\phi$  porte à croire (spricht dafür) qu'il s'agit là en fait de Qs plus grandes. De très petites ((Qs)) paraissent retenues par l'effet de seuil des appareils de terminaison nerveuse, tandis que du côté  $\psi$  de tels ((appareils)) manquent et seules de petites Qs opèrent.

Il est très remarquable que les neurones de conduction  $\psi$  puissent se maintenir entre les caractères de perméabilité et d'imperméabilité, en ce que, malgré le passage de Qs, ils reprennent leur résistance dans presque toute sa vigueur. Ceci contredit totalement la propriété admise pour les neurones  $\psi$  d'être frayés durablement par la Qs fluente. Comment peut s'expliquer cette contradiction ? Par l'hypothèse que le rétablissement de la résistance lors de la cessation du flux est une qualité générale des barrières de contact. Dès lors, ceci peut aussi s'accorder sans difficulté avec l'influence (Beeinflussung = influenciation) subie par les neurones  $\psi$  en vue du frayage. Il suffit d'admettre que le frayage restant après l'écoulement de Q ne se situe pas dans la levée (Aufhebung) de chaque résistance, mais dans sa diminution jusqu'à un minimum restant nécessairement. Pendant l'écoulement de Q, la résistance est levée (aufgehoben) ; après, elle se rétablit jusqu'à une hauteur différenciée selon la Q qui a passé ; si bien que, dès la fois suivante, il peut passer une Q inférieure, et ainsi de suite. Dans le frayage plénier il reste alors une [325]

certainne résistance, égale pour toutes les barrières de contact, qui exige donc aussi un accroissement des Qs jusqu'à un certain seuil pour qu'elles passent. Cette résistance serait une constante. Ainsi, le fait de l'efficience (Einwirkung) de Qñ endogène par sommation ne signifie (bedeutet) rien de plus que ceci : cette Qñ se compose (zusammensetzt) de très petites grandeurs d'excitation qui se trouvent sous la constante ; le conduit endogène est donc complètement frayé pour cette raison.

Mais il en résulte que les barrières de contact  $\psi$  atteignent en général une hauteur supérieure aux barrières de conduction, de sorte qu'un nouvel engrangement de Qñ dans les neurones du noyau peut s'effectuer. A cet ((engrangement)) n'est imposé aucune autre limite (weiter keine Grenze) à partir de l'égalisation de la conduction.  $\psi$  est à la merci de Q et par là se constitue à l'intérieur du système la commande (Antrieb = adpulsion) qui entretient toute activité psychique. Nous connaissons cette puissance comme la *volonté (willen)*, le rejeton (Abkömmling) des pulsions (Triebe).

#### *Le vécu de satisfaction*

[326] Que les neurones du noyau soient comblés en  $\psi$ , et il en résultera une aspiration à la décharge, une *poussée (Drang)* qui s'évacue vers du chemin moteur. Selon l'expérience, c'est la voie vers la *modification intérieure* (Expresion du mouvement d'humeur, crier, innervation vasculaire) qui y est d'abord empruntée. Mais toute décharge de ce type n'aura aucun effet soulageant, ainsi que cela a été établi initialement, étant donné que la réception de stimulation endogène perdure cependant et rétablit la tension  $\psi$ . La levée de stimulation (Reizaufhebung) n'est possible ici que par une intervention qui écarte pour un temps le déliement de Qñ à l'intérieur du corps, et cette intervention exige une modification dans le monde extérieur (apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel), laquelle ne peut s'effectuer, en tant qu'*action spécifique*, que par des chemins déterminés. L'organisme humain est d'abord incapable de provoquer l'action spécifique. Elle se produit par *aide étrangère*, en ce qu'un individu expérimenté est rendu attentif à l'état de l'enfant à travers la décharge sur le chemin de la modification intérieure. Cette voie de décharge acquiert ainsi la fonction *secondaire de la compréhension* ((fonction)) extrêmement importante, et la détresse (Hilflosigkeit) initiale de l'homme est la *source originelle* de tous les *mobiles moraux*.

Lorsque l'individu secourable (hilfreiche) a exécuté le travail de l'action spécifique dans le monde extérieur pour celui ((qui est)) en détresse (hilflose), ce dernier est alors, de par des dispositifs réflexes, en état d'accomplir, sans plus attendre, dans son intérieur corporel, le travail nécessaire à la levée de la stimulation endogène. Le tout représente (stellt... dar) dès lors un *vécu de satisfaction*, qui a les conséquences les plus prégnantes pour le développement fonctionnel de l'individu. Il se passe en effet trois choses dans le système  $\psi$ .

- 1 - Il s'accomplit une décharge permanente et par là il est mis fin à la poussée qui avait engendré du déplaisir en  $\omega$ .
- 2 - Il se constitue dans le pallium l'investissement d'un neurone (ou de plusieurs), qui correspond à la perception d'un objet.

3 - Il arrive en d'autres lieux du pallium les annonces de décharge sur le mouvement réflexe déclenché qui fait suite à l'action spécifique. Entre ces investissements et les neurones du noyau se forme un frayage.

Les annonces de décharge réflexe se constituent à travers le fait que chaque mouvement, par ses conséquences annexes, devient occasion de nouvelles excitations sensibles (de la peau et des muscles), qui fournissent en  $\psi$  une *image de mouvement*. Le frayage se forme cependant d'une façon qui permet un aperçu plus profond sur le développement de  $\psi$ . Jusqu'à présent nous avons appris à connaître l'influenciation des neurones  $\psi$  par  $\phi$  et par les conductions endogènes ; mais les différents neurones étaient coupés les uns des autres par des barrières de contact avec de fortes résistances. Il y a maintenant une loi fondamentale de l'association par *simultanéité*, qui opère lors de l'activité  $\psi$  pure, lors du remémorer reproduisant et qui est l'assise de tous les liens entre les neurones  $\psi$ . Nous apprenons par expérience que le conscient, donc l'investissement quantitatif d'un neurone  $\psi/\alpha$  passe vers un deuxième ((neurone  $\psi$ ))  $\beta$ , si  $\alpha$  et  $\beta$  étaient investis une fois simultanément à partir de  $\phi$  (ou à partir d'ailleurs). Une barrière de contact a donc été frayée par un investissement simultanément  $\alpha - \beta$ . Il en résulte, dans la terminologie de notre théorie, qu'une quantité passe plus facilement d'un neurone à un autre si cet autre est investi que s'il ne l'est pas. [327]

L'investissement du deuxième neurone agit donc comme l'investissement plus fort du premier. *Pour l'écoulement de quantité, de l'investissement apparaît à nouveau ici comme équivalent au frayage.*

Nous apprenons donc ici à connaître un deuxième facteur important pour la direction de l'écoulement de  $Q\ddot{n}$ . Une  $Q\ddot{n}$  dans le neurone  $\alpha$  n'ira pas seulement dans la direction de la barrière la mieux frayée, mais encore vers celle investie à partir du côté opposé. Les deux facteurs peuvent s'étayer l'un l'autre ou éventuellement avoir des actions contraires.

Il se constitue donc par le vécu de satisfaction un frayage entre deux images de souvenir et les neurones du noyau qui sont investis à l'état de poussée. Avec la décharge de satisfaction, la  $Q\ddot{n}$  s'écoule sans doute aussi hors des images de souvenir. Avec la résurgence de l'état de *poussée* ou de *désir* (*Wunsch*), l'investissement passe alors aussi sur les deux souvenirs et les vivifie (*belebt*). C'est probablement l'image de souvenir de l'objet qui est touchée d'abord par la *vivification de désir* (*Wunscheblebung*).

Je ne doute pas de ce que cette vivification de désir produise d'abord la même chose que la perception, à savoir une *hallucination*. Qu'une action réflexe soit engagée à partir de là, et la déception ne se fera pas attendre.

#### *Le vécu de douleur*

$\psi$  est exposé, de façon normale, à  $Q\ddot{n}$  à partir des conductions endogènes, de façon anormale quoique non encore pathologique, dans le cas où des  $Q$ s supergrandes brisent les dispositifs protecteurs en  $\phi$ , donc dans le cas de la *douleur*. La douleur engendre en  $\psi$  :

- 1 - Une grande élévation de niveau qui est ressentie par  $\omega$  comme déplaisir.
- 2 - Une inclination à la décharge, qui peut être modifiée selon certaines directions.

3 - Un frayage entre celle-ci et une image de souvenir de l'objet suscitant la douleur. Il ne fait pas de doute en outre que la douleur a une qualité particulière, qui fait valoir ses droits à côté du déplaisir.

[328] L'image de souvenir de l'objet (hostile) est-elle de quelque manière investie, par exemple par de nouvelles perceptions, et il se constitue alors un état qui n'est pas la douleur, mais présente quelque similitude avec elle. ((Cet état)) contient du *déplaisir* et l'inclination à la décharge qui correspond au vécu de souffrance. Etant donné que du déplaisir signifie de l'élévation de niveau, il se pose la question de la provenance de cette  $Q\bar{n}$ . Dans le vécu effectif de souffrance, c'était la Q extérieure faisant irruption qui élevait le niveau  $\psi$ . Dans sa reproduction - *dans l'affect* - il ne s'est ajouté que la Q investissant le souvenir, et il est clair que celle-ci, de même nature que chaque perception, ne peut avoir pour conséquence une élévation générale de  $Q\bar{n}$ .

Il ne reste donc qu'à admettre que, par l'investissement de souvenirs, du déplaisir est *délié* (*entbunden*) de l'intérieur corporel, est nouvellement transporté en haut (neu hinaufbefördert). On ne peut se représenter le mécanisme de ce déliement que de la manière suivante : comme il y a des neurones moteurs, qui, avec un certain remplissage (*Erfüllung* = comblement), conduisent  $Q\bar{n}$  dans les muscles et déchargent ainsi, il doit y avoir des neurones "secrétateurs", qui, lorsqu'ils sont excités, laissent se former dans l'intérieur corporel ce qui agit comme excitation sur les conceptions endogènes ((qui vont)) vers  $\psi$ , qui influencent donc la production de  $Q\bar{n}$  endogènes, qui, par là, ne déchargent (*abführen*) pas de  $Q\bar{n}$ , mais ((en)) ajoutent (*zuführen*) par des détours. Ces neurones moteurs, nous allons les appeler "neurones-clès". Manifestement, ils ne sont excités qu'avec un certain niveau en  $\psi$ . A travers le vécu de douleur, l'image de souvenir de l'objet hostile a acquis un excellent frayage vers ces neurones-clès, grâce auquel se délie du déplaisir dans l'affect.

Le mode du déliement sexuel fournit un étayage à cette étonnante mais indispensable hypothèse. Simultanément s'impose la supposition que les stimulations endogènes consisteraient ici et là en *produits chimiques*, dont le nombre pourrait être élevé. Etant donné que le déliement de déplaisir dans un investissement tout à fait minime du souvenir hostile peut être extraordinaire, on est autorisé à conclure que la douleur laisse derrière elle des frayages particulièrement abondants. On devine par là que le frayage dépend de bout en bout de  $Q\bar{n}$  atteinte, de sorte que l'effet frayant de 3  $Q\bar{n}$  pourrait être de loin supérieur à celui de 3x $Q\bar{n}$ .

[329] *Affects et états de désir (Wunschzustände)*

Les restes des deux sortes de vécu ((qui ont été)) traités sont les affects et les états de désir, qui tous deux ont en commun de contenir une élévation de la tension de  $Q\bar{n}$  en  $\psi$ , établie *dans l'affect* par déliement soudain, dans le *désir* par sommation. Les deux états sont de la plus haute signification (*Bedeutung*) pour le déroulement en  $\psi$ , étant donné qu'ils laissent pour celui-ci des motifs de nature contraignante (*zwangsartige*). De l'état de désir résultent directement (*geradezu*) une *attraction* vers l'objet de désir et corrélativement son image de souvenir ; du vécu de douleur résulte une répulsion, une aversion à maintenir l'image du souvenir hostile investie. Ce sont là *l'attrance de désir*

primaire et la *défense* (*Abwehr*) primaire.

On peut facilement s'expliquer l'attraction de désir par l'hypothèse qu'à l'état d'envie (*Begierdezustand*) l'investissement de l'image de souvenir sympathique (*freundlichen* = amical) dépasse en  $Q_n$  de loin celui qui résulte d'une simple perception (*Wahrnehmung*), de sorte qu'un frayage particulièrement bon conduit du noyau  $\psi$  jusqu'au neurone correspondant du pallium.

Plus difficile à expliquer est la *défense* ou le *refoulement* primaire, le fait qu'une image de souvenir hostile (*feindliches*) est toujours abandonnée par l'investissement dès que possible. Pour ceci l'explication pourrait résider dans le fait qu'il a été mis fin aux vécus de douleur primaires par une défense réflexe. L'émergence d'un autre objet à la place de l'((objet)) hostile était le signal de fin de vécu de douleur, et le système  $\psi$ , biologiquement instruit, essaye de reproduire en  $\psi$  l'état qui désignait (*bezeichnete*) la cessation de la douleur. Avec l'expression "*biologiquement instruit*", nous avons introduit un nouveau fondement à l'explication, qui doit avoir sa valeur autonome, quand bien même elle n'exclut pas un renvoi vers des principes mécaniques (moments quantitatifs), mais l'exige. Dans le cas présent il se peut que ce soit l'élévation de  $Q_n$ , survenue à chaque investissement de souvenirs hostiles, qui pousse à une activité de décharge accrue et par là à l'écoulement, de souvenirs aussi.

#### *Introduction du "Je"*

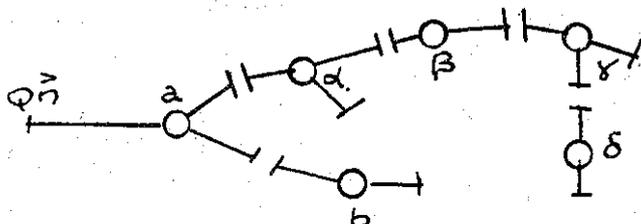
[330]

Mais en fait, avec l'hypothèse de "*l'attraction de désir*" et l'inclination au refoulement, nous avons déjà effleuré un état de  $\psi$ , dont nous n'avons pas encore débattu, car ces deux processus renvoient au fait qu'en  $\psi$  s'est formée une organisation dont la présence (*Vorhandensein*) entrave des déroulements qui ont eu lieu pour la première fois de façon déterminée. Cette organisation s'appelle le "Je" et peut être représentée (*dargestellt*) facilement par la considération que l'admission régulièrement renouvelée en certains neurones (du noyau) de  $Q_n$ s endogènes et l'effet frayant qui en part, produit un groupe de neurones qui est investi de façon constante, qui donc correspond au *porteur de provision* exigé par la fonction secondaire. Le Je est donc à définir comme la totalité des investissements  $\psi$  respectifs dans lesquels une composante durable se différencie (*sondert*) d'une composante changeante. Comme on le perçoit facilement, les frayages entre les neurones  $\psi$  appartiennent aussi aux possessions du Je, en tant que possibilités d'assigner au Je modifié son extension (*Ausbreitung*) dans des moments ultérieurs.

Alors que l'aspiration de ce "Je" doit être de se débarrasser de ses investissements par la voie de la satisfaction, cela ne peut se faire qu'en influençant la répétition (*Wiederholung*) de vécus de douleur et d'affects, et ce par la voie suivante, généralement désignée comme celle de *l'inhibition* (*Hemmung*).

Une  $Q_n$  qui, d'un endroit quelconque, fait irruption dans un neurone, se poursuivra d'après la barrière de contact de plus grand frayage, et suscitera un flux orienté dans cette direction. En termes plus précis, le courant de  $Q_n$  se répartira selon les différentes (*einzelnen*) barrières de contact, en rapport inverse de la résistance (*Widerstand*) et là où une barrière de contact est atteinte par un quotient situé en-dessous de sa résistance, pratiquement rien ne passera à travers. Ce rapport peut aisément se

[331] présenter (gestalten) d'une autre manière pour chaque  $Q_n$  dans le neurone puisqu'alors naissent des quotients qui pour d'autres barrières de contact aussi dépassent le seuil. Ainsi, le déroulement est tributaire de  $Q_n$  et des circonstances des frayages. Mais nous avons fait connaissance avec le troisième puissant facteur. Lorsqu'un neurone contigu est investi simultanément, cela agit comme un frayage temporaire des barrières de contact situées entre les deux et modifie l'écoulement (Ablauf est parfois traduit par déroulement) qui, autrement, se serait orienté d'après l'unique barrière de contact frayée. Un *investissement latéral* est donc une *inhibition pour l'écoulement de  $Q_n$* .



Si nous nous représentons le Je comme un réseau de neurones investis, bien frayés les uns par rapport aux autres de la façon suivante : ((cf. schéma)) alors, une  $Q_n$  qui de l'extérieur ( $\Phi$ ) pénètre en a - elle serait allée influencée vers le neurone b - sera influencée par l'investissement latéral en  $a\alpha$ , de telle sorte qu'elle ne remettra vers b qu'un quotient, et éventuellement n'atteindra pas du tout b. S'il existe donc un Je, il doit *inhiber* des processus psychiques primaires. Mais une telle inhibition est un avantage décisif pour  $\psi$ . Supposons que a soit un souvenir hostile, b un neurone - clé pour le déplaisir, alors du déplaisir sera primordialement délié au réveil de a, lequel serait peut-être inutile, l'est en tout cas dans son montant total. Avec l'effet d'inhibition par  $\alpha$ , le déliement de déplaisir aura une incidence réduite, et le Sy. N. fera, sans autre dommage, l'économie du développement et de la décharge de Q. On peut maintenant aisément se représenter qu'avec l'aide d'un mécanisme qui rend le Je *attentif* au réinvestissement de l'image de souvenir hostile qui se présente (ankommende. Se rapporte au réinvestissement), le Je peut arriver à inhiber, par investissement latéral abondant, à renforcer selon besoin (Bedarf), l'écoulement de l'image de souvenir vers le déliement de déplaisir. Oui, si l'on admet que le déliement débutant de  $Q_n$  de déplaisir est recueilli (aufgenommen) par le Je lui-même ; on a en cela même la source de la dépense qu'exige l'investissement latéral inhibant du Je. La défense primaire est alors d'autant plus forte qu'est fort le déplaisir.

[332] *Processus primaire et secondaire en  $\psi$*

Il résulte des développements précédents qu'en  $\psi$ , que nous pouvons traiter d'après ses tendances comme l'ensemble du système nerveux, le Je rencontre (gerät) à deux reprises détresse (Hilflosigkeit) et dommage lors des processus influencés en  $\psi$ . En effet,

premièrement, lorsqu'en *état de désir* il investit à nouveau le souvenir de l'objet et laisse s'opérer de la décharge, où la satisfaction doit alors rester exclue parce que l'objet est présent non pas réellement (*Real = réel*), mais seulement comme *représentation* d'imagination (in Phantasie - Vorstellung).  $\psi$  est d'abord hors d'état d'effectuer cette distinction, parce qu'il ne peut travailler qu'en suivant d'un neurone à l'autre l'analogie des états (weil es nur nach der Folge analoger Zustände zwischen seinen Neuronen arbeiten kann). Il nécessite donc un critère venu d'ailleurs pour distinguer *perception* et *représentation*.

D'autre part,  $\psi$  nécessite un signe pour devenir attentif au réinvestissement de l'image du souvenir hostile et prévenir par investissement latéral le déliement de déplaisir qui en résulte. Lorsque  $\psi$  peut entreprendre suffisamment tôt cette inhibition, le déliement de déplaisir et par là la défense, est minime ; sinon le déplaisir est énorme et la défense primaire excessive.

Dans un nouvel investissement du souvenir correspondant, l'investissement de désir comme le déliement de déplaisir peuvent être biologiquement nuisibles. L'investissement de désir l'est chaque fois qu'il franchit une certaine mesure et incite ainsi à la décharge ; le déliement de déplaisir l'est au moins chaque fois que l'investissement de l'image hostile ne résulte pas du monde extérieur mais de  $\psi$  lui-même (par association). Il est donc question (es handelt sich) ici également d'un signe (Zeichen) pour distinguer la perception du souvenir (représentation).

Ce sont alors vraisemblablement les neurones  $\omega$  (Une remarque sur la traduction de l'Esquisse s'impose ici. Il semble que le manuscrit porte selon les uns  $\omega$ , selon les autres W, et ceci tout au long de l'Esquisse. J'ai suivi jusqu'à présent le texte anglais de Strachey qui écrit régulièrement  $\omega$ , par quoi le texte gagne en clarté. Le texte allemand des "Anfänge" écrit quant à lui Wahrnehmungsneuronen - neurones de perception - ce qui est déduit de la lettre W. Pour faire la part des choses, il faut se souvenir que les neurones  $\omega$  sont à la fois coexcités lors de la perception et siège des ressentis conscients ; ils sont donc le fondement du système W - Bw, perception - conscience. L'ambiguïté de l'écriture de Freud est donc à respecter. Pour revenir à la phrase de Freud, l'interprétation par W y serait plus juste que celle par  $\omega$ , pour la raison que Wahrnehmungsneuronen répond à la Wahrnehmung de la phrase précédente) qui fournissent ce signe, *le signe de réalité*. A chaque perception extérieure naît en  $\omega$  une excitation qualitative, mais qui est tout d'abord sans signification pour  $\psi$ . Il faut encore ajouter que l'excitation  $\omega$  conduit à une décharge  $\omega$  et que de celle-ci, comme de toute décharge, une information parvient en  $\psi$ . *L'information de décharge de  $\omega$  est alors le signe de qualité ou de réalité pour  $\psi$ .*

Si l'objet de désir est pleinement investi, de sorte qu'il est hallucinatoirement vivifié (belebt), il s'en suit également le même signe de décharge ou de réalité que lors d'une perception extérieure. Pour ce cas, le critère est défaillant (versagt). Mais si l'investissement de désir a lieu sous *inhibition*, comme cela est possible avec un Je investi, un cas quantitatif est concevable : l'investissement de désir, n'étant pas assez intensif, ne produit pas de *signe de qualité*, tandis que la perception extérieure pourrait le produire. Pour ce cas, le critère garde donc sa valeur. En effet, la différence réside en ce que le *signe de qualité* venant de l'extérieur s'effectue avec chaque intensité d'investissement,

[333]

((mais)) vient de  $\neg\psi$ , il ne s'effectue qu'avec de grandes intensités. En conséquence de quoi c'est l'inhibition du Je qui rend possible un critère pour la distinction entre perception et souvenir. De l'expérience biologique (biologische Erfahrung) apprendra dès lors à ne pas engager la décharge avant que ne soit parvenu un signe de réalité, et, dans ce but, à ne pas pousser l'investissement des souvenirs désirés au-delà d'une certaine mesure.

D'autre part, l'excitation des neurones  $\omega$  peut servir aussi à protéger le système  $\psi$  dans le second cas, c'est-à-dire dans le fait que  $\psi$  est rendu attentif à l'effectivité d'une perception ou à l'absence (Wegbleiben) de celle-ci. A cet effet, il faut admettre que les N  $\omega$  sont originellement en relation avec le conduit (Leitung) de chacun des organes des sens et qu'à nouveau ils dirigent leurs décharges vers des appareils moteurs qui appartiennent aux mêmes organes des sens. Cette toute dernière information de décharge (celle de l'attention réflexe) sera biologiquement un signal pour  $\psi$  d'envoyer dans les mêmes directions de la quantité d'investissement.

Donc : lors de l'inhibition par du Je investi les signes de décharge  $\omega$  deviennent de façon tout à fait générale des signes de réalité que  $\psi$  apprend à exploiter biologiquement (biologisch verwerten). Si le Je se trouve en état de tension de désir lors de l'émergence d'un tel signe de réalité, il permettra que suive la décharge vers l'action spécifique ; si une élévation de déplaisir coïncide avec le signe de réalité,  $\psi$  organisera, au lieu désigné par du grand investissement latéral adapté, une défense de grandeur normale ; s'il ne s'agit d'aucun des deux cas, l'investissement pourra se dérouler sans entrave en fonction des conditions de frayage. L'investissement de désir ((allant)) jusqu'à l'hallucination, le complet développement de déplaisir, lequel apporte avec lui un déploiement de défense complet, nous les désignons comme *processus psychiques primaires* : à l'opposé de cela, ces processus qui ne deviennent possibles que par un bon investissement du Je et représentent une modération de ceux ((mentionnées)) ci-dessus, comme *processus psychiques secondaires*. La condition de ces derniers est, comme on le voit, une exploitation (Verwertung) correcte des signes de réalité, qui n'est possible que lors de l'inhibition du Je.

#### *Le Reconnaître et la pensée reproduisante*

Après que nous ayons introduit l'hypothèse que dans le processus de désir l'inhibition du Je occasionne un investissement modéré de l'objet désiré, ce qui permet de le reconnaître comme non réel (als nicht real zu erkennen), nous pouvons poursuivre l'analyse de ce processus. Plusieurs cas peuvent se produire. Premièrement : simultanément à l'investissement de désir de l'image du souvenir est présente la perception de celle-ci ; les deux investissements se superposent dès lors, ce qui n'est biologiquement pas exploitable ; mais il apparaît en outre un signe de réalité à partir de  $\omega$ , d'après lequel, d'accord avec l'expérience, la décharge est une réussite. Ce cas est aisément réglé. Deuxièmement : est présent l'investissement de désir ; à côté une perception qui ne concorde pas entièrement avec lui, mais seulement partiellement. Il est en effet temps de se souvenir que les investissements de perception ne sont jamais des investissements de neurones uniques, mais toujours complexes. Nous avons négligé ce trait jusque-là ; c'est maintenant le moment de le prendre en compte. L'investissement de

désir toucherait de façon toute générale le neurone a + le neurone b ; les investissements de perception le neurone a + le neurone c. Etant donné que ceci va être le cas le plus fréquent, plus fréquent que celui de l'identité, il nécessite un examen plus précis. L'expérience biologique enseignera là aussi qu'il est incertain d'engager une décharge lorsque les signes de réalité ne confirment pas tout le complexe mais seulement une partie. Et dès lors un chemin sera trouvé pour parfaire la similitude jusqu'à l'identité. De par la comparaison à d'autres complexes perceptifs, le complexe se décomposera précisément en une composante neurone a, qui demeure le plus souvent identique à elle-même et en une deuxième neurone b qui varie le plus souvent. Pour cette décomposition, la langue se dotera plus tard du terme de *jugement* et découvrira la similitude qui effectivement existe entre le noyau du Je et la composante constante de la perception, entre les investissements variables situés dans le pallium et la composante inconstante ; elle dénommera le neurone a la *Chose* et le neurone b son activité ou sa propriété, en bref son *prédicat*.

[335]

Le *Juger* est donc un processus  $\psi$ , qui n'est rendu possible que par l'inhibition par le Je et qui est suscité par la dissemblance entre l'*investissement de désir* d'un souvenir et un investissement de perception qui lui est semblable. On peut partir du fait que la concordance des deux investissements devient signal biologique pour laisser finir l'acte de pensée et laisser venir la décharge. La discordance donne le coup d'envoi au travail de pensée, qui sera à nouveau terminé avec la concordance.

On peut analyser le processus plus avant ; si le neurone a concorde, mais si le neurone c est perçu au lieu du neurone b, le travail du Je suit alors les connexions de ce neurone c et fait émerger de nouveaux investissements par le flux de  $Q\ddot{n}$  le long de ces connexions, jusqu'à ce qu'un accès au neurone b manquant soit trouvé. En règle générale se dégage une image de mouvement, laquelle est intercalée entre le neurone c et le neurone b et la perception du neurone b et par là l'identité recherchée est produite avec la réanimation de cette image par un mouvement effectivement accompli. Par exemple, l'image de souvenir désirée serait l'image du sein maternel et son mamelon vu complètement ; la première perception serait une vue latérale du même objet sans le mamelon. Dans le souvenir de l'enfant se situe une expérience, faite par hasard lors de la tétée, qu'avec un certain mouvement de tête l'image complète se transforme en image de profil. L'image de profil présentement aperçue conduit au mouvement de tête ; un essai montre que doit être effectué son contraire ; et la perception de la vue complète est obtenue.

Là, le jugement tient encore peu de place ; c'est seulement un exemple de la possibilité de parvenir à une action par la reproduction d'investissements, laquelle appartient justement au mode accidentel de l'action spécifique.

Il n'y a pas de doute que c'est la  $Q\ddot{n}$  issue du Je investi qui sous-tend ces cheminements le long des neurones frayés, et que ce cheminement n'est pas dominé par les frayages mais par un but. Quel est ce but et comment est-il atteint ?

[336]

Le but est de retourner au neurone b perdu et de déclencher le ressenti de l'identité, c'est-à-dire le moment où seul le neurone b est investi, où l'investissement voyageur débouche dans le neurone b. Il est atteint par du déplacement d'essai de la  $Q\ddot{n}$  sur tous les chemins, et il est clair que pour cela un déploiement tantôt plus important, tantôt

moindre, d'investissement latéral est nécessaire, selon qu'on puisse se servir des frayages présents ou qu'il faille s'opposer à eux. Le combat entre les frayages fixes et les investissements changeants caractérise le processus secondaire de la pensée reproduisante en contradiction avec la suite associative primaire.

Qu'est-ce qui dirige dans ce cheminement ? Que la représentation du désir du souvenir soit gardée investie cependant que l'on poursuit l'association à partir du neurone c. Nous savons que par un tel investissement du neurone b toutes ses éventuelles connexions deviennent davantage frayées et accessibles.

Dans ce cheminement il peut arriver que la Qñ bute sur un souvenir qui se tient en relation avec un vécu de douleur et fournit par là un prétexte au déliement de déplaisir. Comme ceci est une indication certaine de ce que neurone b ne peut être atteint par cette voie, le flux se détourne de suite de l'investissement en question. Mais les voies de déplaisir gardent leur haute importance pour diriger le flux de reproduction.

### *Le Remémorer et le Juger*

La pensée reproduisante a donc un dessein pratique et une fin biologique constatée à savoir de ramener vers (zurückzuführen a aussi le sens d'imputer à... ) l'investissement de neurone perdu (vermisste Neuronenbesetzung. Vermisst n'est pas vraiment perdu, c'est ce qui manque à sa place. A noter que cette fois c'est l'investissement qui est perdu et non le neurone) une Qñ voyageant depuis la perception excédentaire. Alors sont atteints identité et droit à la décharge, si en plus apparaît le signe de réalité du neurone b. Mais le processus peut se rendre indépendant de ce dernier but et n'aspirer qu'à l'identité. On a alors affaire à un pur acte de pensée mais qui peut trouver dans chaque cas un usage pratique ultérieur. Aussi le Je investi s'y comporte-t-il tout à fait de la même façon.

[337]

Nous suivons une troisième possibilité qui peut se produire dans l'état de désir, à savoir qu'en présence d'un investissement de désir émerge une perception ((qui)) ne concorde pas du tout avec l'image de souvenir désiré (Er+. De Erinnerung = souvenir). Alors se forme un intérêt pour reconnaître cette image de perception afin de trouver éventuellement quand même un chemin vers Er +. Il faut admettre que dans ce but la perception aussi est surinvestie à partir du Je, comme dans le cas précédent uniquement la composante neurone c. Lorsque la perception n'est pas absolument nouvelle, elle *remémorera* le souvenir d'une perception, la réveillera, avec laquelle elle coïncide au moins partiellement. Devant cette image de souvenir le processus de pensée précédent se répète (wiederholt), mais dans une certaine mesure sans le *but* qu'offrait auparavant la représentation de désir investie.

Ausi longtemps que les investissements se recouvent, ils ne fournissent aucun prétexte pour le travail de pensée. Les parties divergentes par contre, "éveillent l'intérêt" et peuvent fournir un prétexte à deux modes de travail de pensée. Ou bien le flux se dirige vers les neurones *réveillés* et met en route un travail de remémoration sans but, qui est donc mobilisé par les différences, pas par les similitudes, ou bien il demeure dans les parties nouvellement émergées et met alors en place un *travail de jugement*, également sans but.

Admettons que l'objet que livre la perception soit ressemblant au sujet, un *prochain*. L'intérêt théorique de ceci dès lors s'explique par le fait qu'un tel objet est en même temps le premier objet de satisfaction, en outre le premier objet hostile, de même que la seule puissance secourable. A cause de cela l'homme apprend à reconnaître auprès du prochain. Les complexes perceptifs qui partent de ce prochain seront dans ce cas en partie nouveaux et incomparables, par exemple dans le domaine visuel ses *traits* ; d'autres perceptions visuelles par contre, par exemple celles de ses mouvements de main, recouvriront dans le sujet le souvenir d'impressions visuelles propres tout à fait semblables de son propre corps, auxquelles sont liés par association les souvenirs de mouvements vécus soi-même. D'autres perceptions de l'objet encore, par exemple quand il crie, éveilleront le souvenir du propre cri et par là les propres vécus de souffrance. Et ainsi le complexe du prochain se caractérise par deux composantes, dont l'une s'impose par la structure constante, reste ramassée en tant que *Chose*, tandis que l'autre peut être comprise par un travail de remémoration, c'est-à-dire ramenée à une information du propre corps. Décomposer un complexe perceptif veut dire le reconnaître, contient un *jugement* et trouve une fin dans le dernier but atteint. Le jugement, ainsi qu'on le voit, n'est pas une fonction primaire ; il suppose au contraire l'investissement préalable de la partie disparate du Je ; il n'a au départ aucune fin pratique et il semble qu'au moment de juger l'investissement des composantes disparates soit déchargé, parce qu'ainsi s'expliquerait pourquoi les activités, les "prédicats" du complexe du sujet se caractérisent par une voie plus lâche.

[338]

On pourrait à partir de là entrer plus profondément dans l'analyse de l'acte de jugement ; cela éloigne toutefois du thème.

Contentons-nous de tenir pour assuré que c'est l'intérêt originel lors de la production de la situation de satisfaction qui a créé, dans un cas le *réfléchir* (*Nachdenken*) *reproduisant*, dans l'autre le juger, comme moyen pour passer de la situation perceptive réellement donnée vers celle qui est désirable. Reste le préalable que les processus  $\Psi$  ne se déroulent pas sans inhibition, mais avec un Je actif. Et le sens éminemment pratique de tout travail de pensée serait démontré par là.

#### *Pensée et réalité*

La cible et la fin de tous les processus de pensée sont donc d'amener (*Herbeiführung*) un *état d'identité*, la traduction (*Überführung*) d'un investissement  $Q\bar{n}$  d'origine extérieure sur le neurone investi par le Je. La *pensée reconnaissante* ou *jugeante* cherche une identité avec un investissement corporel, la *pensée reproduisante* avec un investissement psychique propre (vécu propre). La pensée jugeante prépare le terrain à la reproduisante en lui offrant des frayages achevés en vue du cheminement associatif ultérieur. Si après conclusion de l'acte de pensée le *signe de réalité s'ajoute à la perception*, le *jugement de réalité* (*Realitätssurteil*), la *croyance* (*Glaube*), est acquis et le but de tout travail est atteint.

Pour le juger il est encore à remarquer que son assise est de façon patente la présence (*Vorhandensein*) d'expériences corporelles propres, de ressentis et d'images de mouvements. Tant que manquent ceux-ci, la composante variable du complexe perceptif

[339]

reste incomprise, c'est-à-dire qu'elle peut être reproduite mais ne fournit aucune direction pour des chemins de pensée ultérieurs (weitere). De la sorte - ceci sera important pour la suite - toutes les expériences sexuelles par exemple peuvent ne produire aucun effet (keine Wirkung äussern) aussi longtemps que l'individu ne connaît aucun ressenti sexuel, c'est-à-dire en général jusqu'au début de la puberté.

Le juger primaire semble présupposer une moindre influenciation par le Je investi que les actes de pensée reproduisants. S'il s'agit ici de la poursuite d'une association par coïncidence partielle, ((association)) à laquelle n'est apportée (angetan) aucune modification, il se présente également des cas dans le processus d'association de jugement se déroule avec pleine quantité. De la perception, cela correspond approximativement (etwa) à un noyau d'objet + une image de mouvement. Pendant qu'on perçoit P, on imite (ahmt man... nach) les mouvements eux-mêmes, c'est-à-dire qu'on innerve l'image propre au mouvement, laquelle est éveillée (geweckt) à la coïncidence, et si fortement que le mouvement s'accomplit. On peut donc parler d'une *valeur d'imitation* d'une perception. Ou bien la perception éveille (weckt) l'image de souvenir d'un ressenti de douleur, on ressent (verspürt) alors le déplaisir correspondant et on répète (wiederholt) les mouvements de défense attenants. Ceci est la *valeur de sym-pathie (Mitleidswert)* d'une perception.

Dans ces deux cas il nous faut voir le *processus primaire* dans le juger et nous pouvons admettre que tout dans le juger secondaire est venu à se constituer par atténuation de ces processus purement associatifs. Le juger - plus tard un moyen pour la *reconnaissance* de l'objet peut-être important du point de vue pratique - est donc à l'origine un processus associatif entre les investissements venant de l'extérieur et ((des investissements)) provenant du propre corps, une *identification entre  $\phi$  et des informations ou investissements internes*. Il n'est peut-être pas incorrect de supposer qu'il figure en même temps un chemin ((qui montre)) comment des Qs venant de  $\phi$  peuvent être transportées et déchargées. Ce que nous appelons Choses sont des restes qui se dérobent au jugement (Beurteilung).

[340] De l'exemple du jugement ressort d'abord un indice quant à la différence quantitative qui est à instituer (statuieren) entre pensée et processus primaire. Il est justifié d'admettre que lors de la *pensée* un léger courant d'innervation motrice s'écoule de  $\psi$  ; naturellement au seul cas où dans le déroulement un neurone moteur ou clé a été innervé. Il ne serait cependant pas correct de prendre cette décharge pour le processus de pensée lui-même, dont elle n'est qu'un effet latéral non recherché (unbeabsichtigte). Le *processus de pensée* consiste à l'investissement de neurones  $\psi$  avec remaniement de la contrainte de frayage par de l'investissement latéral provenant du Je. Il est mécaniquement compréhensible qu'alors seulement une partie de  $Q_n$  peut suivre les frayages et que la grandeur de cette partie est constamment réglée par les investissements. Mais il est clair aussi qu'en ceci est constamment épargnée suffisamment de  $Q_n$  pour arriver à rendre la reproduction (Reproduktion) fructueuse. Dans l'autre cas, tout  $Q_n$  finalement nécessaire à la décharge serait dépensé pendant la transmission (des Umlaufes) vers les points d'issue moteurs. *Le processus secondaire est donc une répétition (Wiederholung) du déroulement  $\psi$  ( $\psi$  - Ablaufes) originel à un niveau inférieur avec des quantités moindres.*

Encore de plus petites  $Q_n$ , objectera-t-on, que celles qui se déroulent d'habitude

(sonst) dans les neurones  $\psi$  ! Comment cela peut-il se faire, d'ouvrir à de si petites  $Q\bar{n}$  les voies qui pourtant ne sont praticables qu'à des plus grandes que celles reçues par  $\psi$  en règle générale ? La seule réponse possible est : ceci doit être une conséquence mécanique des investissements latéraux. Ces rapports nous révèlent que lors de l'investissement latéral de petites  $Q\bar{n}$  s'écoulent par des frayages où d'habitude (sonst) seules de grandes ( $Q\bar{n}$ ) auraient trouvé un passage. L'investissement latéral lie (bindet) pour ainsi dire (gleichsam) un montant (Betrag) de la  $Q\bar{n}$  s'écoulant à travers le neurone.

La pensée doit satisfaire en outre à une autre condition. Elle ne doit (darf) pas de façon essentielle modifier les frayages créés (geschaffenen) par les processus primaires, puisqu'autrement cela fausserait les traces de la réalité. Pour cette condition il suffit de la remarque que le frayage est vraisemblablement la conséquence (Erfolg) d'une quantité grande et unique et que l'investissement, très puissant sur le moment, ne laisse cependant aucun effet d'une durée comparable. Les petites  $Q$ s qui passent lors de la pensée ne rivalisent (kommen... auf) pas en général avec les frayages.

Mais il est indubitable que les processus de pensée laissent cependant des traces durables (dauernde Spuren), étant donné qu'une deuxième pensée superposée (überdenken) exige tellement moins de dépense (Aufwand) qu'une première. Pour ne pas fausser la réalité, il faut donc (bedarf es) des traces particulières, signes (Anzeichen) de processus de pensée, qui constituent une mémoire de pensée qu'il n'est pas jusqu'à présent possible de mettre en forme. Nous verrons plus loin par quels moyens les traces des processus de pensée seront séparées de celles de la réalité. [341]

#### *Processus primaire - sommeil et rêve*

A présent surgit la question : par quels moyens quantitatifs le processus primaire  $\psi$  sera-t-il soutenu (bestritten) ? Dans le vécu de douleur, c'est manifestement la  $Q$  faisant irruption de l'extérieur ; dans l'affect, la  $Q$  endogène déliée par frayage. Dans le processus secondaire de la *pensée reproduisante* une  $Q\bar{n}$  supérieure ou inférieure peut manifestement être transférée (übertragen) sur le neurone  $c$  à partir du Je, ( $Q\bar{n}$ ) que l'on peut désigner comme *intérêt de pensée* et qui est proportionnelle à l'*intérêt d'affect* où un tel ((intérêt de pensée)) a pu se constituer. Une seule question se pose : y a-t-il des processus  $\psi$  de nature primaire, pour lesquels la  $Q\bar{n}$  apportée à partir de  $\phi$  suffise ou bien s'ajoute-t-il automatiquement à l'investissement  $\phi$  d'une perception une contribution  $\psi$  (attention) qui seule permet un processus  $\psi$  ? Si la question ne peut être tranchée par adaptation appropriée à des faits psychologiques, qu'elle reste ouverte.

C'est un fait important que nous avons quotidiennement devant nous pendant le sommeil des *processus primaires*  $\psi$ , tels qu'ils ont été progressivement biologiquement réprimés dans le développement de  $\psi$ . Un deuxième fait de même importance ((est)) que les mécanismes pathologiques que l'analyse la plus soignée découvre dans les psychonévroses ont la plus grande analogie avec les processus de rêve. De cette comparaison à effectuer plus tard procèdent les conclusions les plus importantes.

Il y a tout d'abord à intégrer le fait du sommeil à la théorie. La *condition essentielle* du sommeil peut être reconnue clairement chez l'enfant. L'enfant dort aussi longtemps qu'aucun besoin ou aucune stimulation extérieure ne le tourmente (faim et

[342] froid humide). Il s'endort dans la satisfaction (sur le sein). L'adulte également dort facilement post coenam et coitum. La condition du sommeil est de ce fait la diminution de la charge endogène dans le noyau  $\psi$ , qui rend superflue la fonction secondaire. Dans le sommeil l'individu est dans l'état idéal de l'inertie, débarrassé de la provision de  $Q_n$ .

Cette provision est accumulée dans le "Je" chez l'adulte ; nous pouvons admettre que c'est la décharge du Je qui conditionne et caractérise le sommeil. Ainsi est fournie d'emblée, cela est clair, la condition des processus primaires psychiques.

Que le Je se décharge complètement dans le sommeil chez l'adulte n'est pas certain. Il retire en tout cas une infinité (Unzahl) de ses investissements, lesquels sont cependant rétablis immédiatement et sans peine avec le réveil. Ceci ne contredit aucune de nos présuppositions mais rend attentif à ceci qu'il faut admettre entre des neurones bien reliés des courants qui concernent l'ensemble du niveau comme dans le neurone pris séparément (einzelen) ait besoin de n'être que proportionnelle et non pas uniforme.

Des particularités du sommeil on peut retirer bien des choses (manches) qui ne pouvaient être devinées.

Le sommeil est caractérisé par de la paralysie motrice (de la volonté). La volonté est la décharge de toute la  $Q_n \psi$ . Dans le sommeil, le tonus spinal est partiellement relâché ; il est vraisemblable que la décharge motrice  $\phi$  se manifeste dans le tonus ; d'autres innervations subsistent en même temps que leurs sources d'excitation.

Il est hautement intéressant que l'état de sommeil débute et soit provoqué avec l'obturation des organes des sens obturables. Des perceptions ne doivent pas être effectuées dans le sommeil ; rien ne dérange davantage le sommeil que l'entrée en scène (Auftreten) des impressions des sens, de l'investissement en  $\psi$  à partir de  $\phi$ . Ceci paraît constituer une allusion au fait (darauf zu deuten) que de jour un investissement constant bien que déplaçable (verschiebbare) est envoyé à la rencontre des neurones du pallium qui accumulent des perceptions en provenance de  $\phi$  attention), de telle sorte que les processus primaires  $\psi$  peuvent s'accomplir avec cette contribution ((à))  $\psi$ . Si les neurones du pallium eux-mêmes sont déjà pré-investis ou des neurones contigus du noyau, cela reste indéterminé (das stehe dahin). Si  $\psi$  absorbe ces investissements de pallium, les perceptions ont lieu sur des neurones non investis, sont minimales, et peut-être hors d'état de fournir un signe de qualité à partir de  $\omega$ . Comme nous l'avons supposé, une innervation de décharge qui élève l'attention cesse également dès que les  $N\omega$  sont vidés.

[343] L'énigme de l'hypnose pourrait également être amorcée ici. L'apparente inexcitabilité des organes des sens reposera sur l'intégration de l'investissement d'attention.

C'est donc par un mécanisme automatique, le contraire du mécanisme d'attention, que  $\psi$  exclut les impressions  $\phi$  aussi longtemps qu'il est lui-même investi.

Mais le plus remarquable est que dans le sommeil se déroulent des processus  $\psi$ , les rêves, avec de nombreux caractères incompris.

#### L'analyse de rêve

Les rêves montrent toutes les transitions vers l'état de veille et le mélange avec les processus  $\psi$  normaux ; cependant, ((ce qui est)) proprement onirique (Traumhafte) peut aisément être extrait.

1. Les rêves manquent (*entbehren*) de décharge motrice, de même que, le plus souvent d'éléments moteurs. On est paralysé dans le rêve.

L'explication la plus commode de ce caractère est l'abolition du pré-investissement spinal par cessation de la décharge  $\phi$ . L'excitation motrice ne peut pas franchir la barrière Py (Le manuscrit porte "Pyschranke". Ce Py inexplicé est à mon avis l'abréviation de "pyramidal") avec des neurones non-investis. Dans d'autres états de rêve, le mouvement n'est pas exclu. Ce n'est pas le caractère le plus essentiel du rêve.

2. Les connections dans le rêve sont partiellement *paradoxaes* (*widersinnig*), en partie *imbéciles* (*schwachsinnig*), ou également dépourvues de sens (*sinnlos*), étrangement folles.

Ce dernier caractère s'explique par le fait que dans le rêve règne la contrainte associative (*Assoziationszwang*), comme ((c'est)) sans doute le cas de façon primordiale dans la vie psychique en général. Deux investissements présents simultanément doivent, semble-t-il, être mis en liaison. J'ai collectionné des exemples comiques sur le règne de cette contrainte dans la vie à l'état de veille. (Par exemple pendant l'attentat au Parlement français des auditeurs de la province ont tiré la conclusion qu'après chaque bon discours d'un député on tirait en guise d'approbation).

Les deux autres caractères, en fait identiques, démontrent qu'une partie des expériences (*Erfahrungen*) psychiques est oubliée. Effectivement sont oubliées toutes les expériences biologiques qui inhibent (*hemmen*) d'ordinaire le processus primaire et ceci en raison d'un manque d'investissement du Je. L'insensé (*Unsinnigkeit*) et l'illogique (*Unlogik*) du rêve sont vraisemblablement à ramener à ce même caractère. Il ne semble pas que des investissements  $\psi$  escamotés (*eingezogene*) s'alignent d'une part vers leur frayage le plus proche ((et)) d'autres vers les investissements voisins. Avec une évacuation complète du Je le sommeil devrait être dépourvu de rêve.

[344]

3. Les représentations de rêve sont de type hallucinatoire, éveillent du conscient et trouvent créance (*finden Glauben*).

Ceci est le caractère le plus significatif (*bedeutsamste*) du sommeil. Il apparaît dès l'endormissement alternant : on ferme les yeux et on hallucine, on les ouvre et on pense en mots. Il y a plusieurs explications de la nature hallucinatoire des investissements de rêve. On pourrait supposer en premier lieu que le flux de  $\phi$  vers la motilité a empêché un investissement rétrograde des neurones  $\phi$  à partir de  $\psi$  ; avec la cessation de ce flux,  $\phi$  est investi de façon rétrograde, et ainsi est donnée la condition de qualité. A cela s'oppose la considération que les neurones  $\phi$  doivent être protégés contre de l'investissement à partir de  $\psi$  par du non-investissement, de même que la motilité. Il est caractéristique du sommeil qu'il inverse tout rapport, lève (*aufhebt*) la décharge motrice de  $\psi$ , rend possible celle rétrograde vers  $\phi$ . On pourrait être enclin à faire jouer ici le rôle décisif au grand flux de décharge de l'état de veille, ((celui)) de  $\phi$  vers la motilité. On pourrait en deuxième lieu recourir à la nature du processus primaire et avancer que le souvenir primaire d'une perception est toujours de l'hallucination. et que ce n'est que l'inhibition du Je qui a appris à ne jamais investir une perception de telle façon qu'elle puisse de manière rétrograde transférer sur  $\phi$ . On pourrait ajouter pour alléger l'hypothèse que la conduction (*Leitung*)  $\phi - \psi$  avance en tout cas plus aisément que celle  $\psi - \phi$ , de sorte que même un investissement  $\psi$  d'un neurone qui dépasse largement l'investissement de perception

du même neurone n'a pas encore besoin (braucht) d'une conduction (zu leiten) rétrograde. ((Plaide)) pour cette explication la circonstance que dans le rêve la vivacité de l'hallucination se tient en rapport direct avec la signification (Bedeutung), donc avec l'investissement quantitatif de la représentation (Vorstellung) considérée. Ceci indique que c'est Q qui conditionne (bedingt) l'hallucination. Lorsqu'une perception arrive de  $\phi$  à l'état de veille, elle devient certes plus nette (deutlicher) mais non plus vivace par de l'investissement  $\psi$  (Intérêt) ; elle ne modifie pas son caractère qualitatif.

4 . Le but (Zweck) et le sens (Sinn) des rêves (au moins des normaux) peut être établi avec certitude. Ce sont des *comblements de désir (Wunscherfüllungen)*, donc des processus primaires d'après des vécus de satisfaction et (( ils)) ne sont pas reconnus comme tels pour la seule raison que le déliement de plaisir (Lustentbindung) (Reproduction de traces de décharge de plaisir) y est minime, parce que d'une manière générale ils se déroulent quasiment sans affect (sans déliement moteur). Mais leur nature est très facile à vérifier. De cela justement je voudrais conclure que *l'investissement primaire de désir était de nature hallucinatoire.*

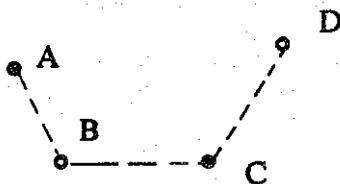
5 . La mauvaise mémoire et le dommage minime des rêves est remarquable en comparaison d'autres processus primaires. Mais cela s'explique aisément par les faits suivants : ((1)) les rêves vont le plus souvent vers de vieux frayages, ne provoquent donc aucune modification, ((2)) les événements vécus  $\phi$  ( $\phi$  Erlebnisse) en sont tenus éloignés et ((3)) ils ne laissent pas derrière eux des traces de décharge à cause de la paralysie de la motilité.

6 . Il est intéressant aussi que dans le rêve le *conscient* fournit la qualité avec aussi peu d'entraves qu'à l'état de veille. Ceci montre que le conscient n'est pas in-hérent au Je (nicht am Ich haftet), mais peut devenir ingrédient (Zutat) de tous les processus  $\psi$ . Cela nous met aussi en garde contre l'identification des processus primaires et des ((processus) inconscients. *Deux indices inestimables pour la suite !*

Si, en présence de la mémoire de rêve obtenue, l'on interroge le conscient sur le contenu du rêve, il en résulte que la signification des rêves comme comblements de désirs est masquée (verdeckt) par une série de processus  $\psi$  qui se retrouvent tous dans les névroses et caractérisent leur nature malade.

### § 21. Le conscient de rêve

Le conscient de la représentation de rêve est avant tout discontinu ; ce n'est pas un déroulement associatif complet qui est devenu conscient, mais seulement quelques étapes. Entre ((elles)) se tiennent des éléments intermédiaires inconscients que l'on découvre avec facilité à l'état de veille. Si l'on explore le motif (Grund) de ce saut (dieses Überspringens), on découvre ce qui suit : soit A une représentation de rêve devenue consciente, elle conduit à B ; mais au lieu de B, c'est C qui se trouve dans le conscient, et parce qu'il ((il s'agit de C)) se trouve sur le chemin entre B et un investissement D simultanément présent. Il y a donc une déviation par un investissement simultané, de nature autre (andersartige), elle-même du reste non consciente.



Pour cette raison C s'est donc substitué à B, alors que B correspond mieux à la connexion de pensée au comblement de désir. Par exemple : R ((Otto)) a fait à A ((Irma)) une injection de propyle ((A)) ; alors je vois devant moi *triméthylamine* de façon très vivace halluciné en (als) formule ((C)). Explication : la pensée simultanément présente ((D)) est la nature sexuelle de la maladie d'Irma. Entre cette pensée et le propyle il y a une association ((B)) dans la chimie sexuelle que j'ai discuté avec W. Fl., où il m'a mis l'accent sur la triméthylamine. Ceci devient à présent conscient par une incitation bilatérale.

Il est très énigmatique que ni l'élément intermédiaire (chimie sexuelle) ((B)) ni la représentation qui en dévie (nature sexuelle de la maladie) ((D)) ne deviennent conscients et il faut une explication pour cela. On pourrait penser qu'à lui seul l'investissement de B ou de D n'est pas assez intense pour passer à l'hallucination rétrograde et que C investi en solidarité arriverait à l'instaurer. Mais, dans l'exemple choisi, D (nature sexuelle) était certainement aussi intense que A (injection de propyle) et le rejeton des deux, la formule chimique, était énormément vivace.

L'énigme des éléments intermédiaires inconscients vaut tout autant pour la pensée de veille où des occurrences analogues sont quotidiennes. Mais la *facilité de déplacement (Verschiebung) de  $Q_{\bar{h}}$*  et par là le remplacement de B par un C quantitativement privilégié reste caractéristique du rêve.

((La situation est)) similaire lors du comblement de désir dans le rêve en général. Le fait n'est pas que le désir devienne conscient et qu'ensuite son comblement soit halluciné, mais seulement ce dernier ; l'élément intermédiaire reste à inférer ; il s'est très certainement produit, sans pouvoir se développer qualitativement. Mais on voit qu'il est impossible que l'investissement de la représentation de désir soit plus fort que le motif qui y pousse. Le déroulement psychique se produit donc dans le rêve en fonction de Q ; mais ce n'est pas Q qui décide de devenir conscient.

Il y a peut-être encore à retirer des processus de rêve que le conscient naît (ensteht) pendant un déroulement  $Q_{\bar{h}}$ , c'est-à-dire qu'il n'est pas éveillé par un investissement constant. En outre, on devrait tomber sur la supposition qu'un flux intense de  $Q_{\bar{h}}$  n'est pas favorable à l'émergence (Entstehung) du conscient car ceci se rattache au succès du mouvement, d'une certaine façon à plus de tranquillité durable de l'investissement. Il est difficile de pénétrer à travers ces déterminations contradictoires les unes des autres jusqu'à la condition effective du conscient. Ainsi devra-t-on pour cela

[347]

prendre en considération les circonstances dans lesquelles le conscient naît (ensteht) dans le processus secondaire.

Peut-être que la particularité précédemment indiquée du conscient du rêve s'explique par ceci, qu'un flux rétrograde de  $Q\eta$  vers  $\phi$  est incompatible avec un flux énergétique vers des voies associatives  $\psi$ . D'autres conditions semblent valoir pour les processus de conscient  $\phi$ .

25 septembre 95

## Deuxième partie

## PSYCHOPATHOLOGIE

La première partie de cette esquisse contient ce qui peut être dérivé pour ainsi dire a priori de l'hypothèse fondamentale, modelé et corrigé à partir d'expériences distinctes et effectives. Cette deuxième partie cherche à deviner, par l'analyse des processus pathologiques, de nouvelles précisions quant au système fondé sur cette hypothèse fondamentale ; une troisième partie doit, à partir des deux précédentes, établir les caractères du cours normal des phénomènes psychiques. [348]

## PSYCHOPATHOLOGIE DE L'HYSTERIE

*La contrainte hystérique (der hysterische Zwang)*

Je pars de choses (Dingen), qui se trouvent dans l'hystérie, sans qu'elles doivent être considérées comme sa propriété exclusive. Chaque observateur de l'hystérie constate d'emblée que les hystériques sont soumis à une *contrainte (Zwang)* exercée par des *représentations (Vorstellungen) hyperintenses*. Par hasard une représentation (Vorstellung) émerge dans la conscience séparément et fréquemment, sans que le cours (Ablauf) la justifie ; ou c'est le réveil de ce neurone qui s'accompagne de conséquences psychiques qui ne peuvent être comprises. A l'émergence de la représentation (V.) hyperintense sont liées les conséquences qui, d'un côté, ne peuvent (sind) être réprimées, d'un autre côté ne peuvent être comprises, liaisons d'affects, innervations motrices, empêchements. A l'individu l'appréciation du caractère frappant du contenu de ces choses (Sachverhalten) ne fait aucunement défaut.

Il y a aussi d'une manière normale des représentations hyperintenses. Elles confèrent au Je sa particularité. Nous ne nous étonnons pas lorsque nous connaissons leur développement génétique (éducation, expériences) et leurs motifs. Nous sommes habitués à voir dans de telles représentations hyperintenses le résultat de motifs considérables et fondés. *Les représentations hyperintenses* hystériques nous frappent par leur singularité, ce sont des représentations, qui sont chez d'autres sans conséquence et à la dignité (Würdigkeit) desquelles nous ne comprenons rien. [349]

Elles nous apparaissent comme des parvenus, des usurpateurs, dès lors comme

risibles.

La *contrainte (Zwang) hystérique* est ainsi 1. incompréhensible, 2. insoluble par le travail de la pensée, 3. *non congruente* dans son assemblage.

Il y a une *contrainte (Zwang) névrotique simple*, qu'on peut opposer à celle de l'hystérie : un homme est tombé d'une voiture, s'est donc trouvé en danger de façon imprévue, et depuis ne peut plus monter en voiture. Cette contrainte est (1) compréhensible, car nous connaissons son origine, (3) congruente, car l'association avec du danger justifie le nouage (*Verknüpfung*) du danger de la voiture avec de la peur. Mais ce n'est pas soluble non plus par le travail de la pensée, le dernier caractère ne peut pas du tout être considéré comme pathologique de même que nos idées normales, hyperintenses sont souvent insolubles. On ne devrait pas du tout tenir pour pathologique la *contrainte névrotique*, si l'expérience ne montrait pas qu'une telle [contrainte] ne subsiste, chez l'homme en bonne santé, que brièvement après l'occasion qui l'a fait naître, se décompose ensuite avec le temps. La persistance de la contrainte est ainsi pathologique et indique une *névrose simple*.

Maintenant nos analyses montrent que la *contrainte hystérique* se *dissout* aussitôt qu'elle est *expliquée* (rendue compréhensible). Ces deux caractères dans leur essence n'en sont qu'un. On apprend aussi à connaître par l'analyse le processus par lequel s'est constituée l'apparence d'absurdité et d'*incongruence*. Le résultat de l'analyse est exprimé généralement comme suit :

Avant l'analyse, A est une représentation hyperintense, qui surgit trop souvent dans la conscience, et à chaque fois provoque des larmes. L'individu ne sait pas pourquoi il pleure à cause de A, trouve cela absurde sans pouvoir l'empêcher.

Après l'analyse il s'est trouvé qu'il y a une représentation qui provoque des larmes à juste titre, qui se répète souvent à juste titre aussi longtemps qu'un travail psychique compliqué, positif (*gewiss*), n'a pas été accompli contre elle. L'effet de B n'est pas absurde, elle est compréhensible par l'individu, elle peut même être combattue par lui. B se trouve par rapport à A dans un rapport déterminé.

[350]

Ça a constitué une expérience vécue équivalente à celle qui est composée de B + A. A était une particularité proche, B était voué à produire une certaine action durable. La reproduction de cet événement (*Ereignis*) dans le souvenir s'est produite maintenant comme si A s'était mis à la place de B. A est devenu le substitut, le *symbole* de B. De là l'*incongruence*, A est accompagné d'effets dont il ne semble pas digne, qui ne lui conviennent pas.

*Des formations de symboles* se produisent aussi normalement. Le soldat se sacrifie pour un bout de chiffon multicolore au bout d'une hampe, parce que celui-ci est devenu le symbole de la patrie et personne ne trouve cela névrotique.

Mais le *symbole* hystérique se comporte autrement. Le chevalier qui se bat pour le gant de la dame, *sait* premièrement, que le gant doit sa signification à la dame, deuxièmement qu'il n'est d'aucune façon empêché par la vénération du gant de penser à la dame et de la servir néanmoins. *L'hystérique*, que A fait pleurer, ne sait pas qu'il pleure à cause de l'association A-B, ni que B lui-même ne joue aucun rôle dans son psychisme. Le symbole s'est ici complètement substitué à la *chose* (Ding).

Cette affirmation est exacte au sens le plus rigoureux. On se convainc que A surgit à la conscience à la place de tout ce qui devrait expressément investir B, c'est-à-dire toutes les excitations (Erweckungen) venues de l'extérieur ou de l'association. En effet, on peut conclure à la nature de B par les circonstances qui suscitent A - d'une façon remarquable.

On peut résumer l'état de la chose (Sachverhalt), A est semblable à une contrainte (zwangsartig), B est refoulé (au moins hors de la conscience).

L'analyse a produit le résultat surprenant que chaque *contrainte* (Zwang) correspond à un *refoulement* (Verdrängung), que chaque irruption excessive dans la conscience correspond à une amnésie.

Le terme "hyperintense" fait allusion au caractère quantitatif ; cela revient à admettre que le *refoulement* (Verdrängung) a le sens quantitatif d'un dépouillement de quantité (Q) et que la somme des deux serait égale à la normale. Alors seule la répartition s'est modifiée. Quelque chose a été ajouté à A qui a été enlevé à B. Le processus pathologique est celui d'un *déplacement* (Verschiebung), comme nous avons appris à le reconnaître dans le rêve, comme un processus primaire.

#### *La formation (Entstehung) de la contrainte (Zwang) hystérique*

[351]

Plusieurs questions importantes se posent maintenant. A quelles conditions aboutit-on à une telle formation pathologique de symbole ou (d'un autre côté) de *refoulement* ? Quelle est en outre la force agissante ? Dans quel état se trouvent les neurones d'une représentation hyperintense et ceux d'une représentation refoulée ?

On ne pourrait rien découvrir ni poursuivre la construction si l'expérience clinique ne nous apportait deux faits. Premièrement le *refoulement* concerne sans exception des représentations, qui éveillent dans le *Je* un affect pénible (déplaisir), deuxièmement des représentations de la vie sexuelle.

On peut déjà supposer que c'est cet affect de déplaisir qui instaure le *refoulement*. Nous avons déjà admis une *défense primaire* (primäre Abwehr) qui consiste en un retour en arrière du courant de pensée aussitôt qu'il heurte un neurone dont l'investissement dégage du déplaisir.

Le fondement résulte de deux expériences, 1. que cet investissement de neurone n'est certainement pas celui qui est cherché, où le processus de pensée visait originairement la restauration de la situation de satisfaction en  $\Psi$ , 2. que la perception hostile (feindlich) grâce à la terminaison réflexe d'une expérience douloureuse se trouvait remplacée par une autre.

[352] Mais on peut se convaincre plus directement du rôle de l'affect de défense. Recherche-t-on quel est l'état dans lequel se trouve la représentation (Vorstellung) refoulée B, on découvre alors que celle-ci est facile à trouver et à amener à la conscience. Ceci est une surprise, on aurait pu penser en effet que pas une trace mnésique (Erinnerungsspur) de B en  $\Psi$  n'était demeurée. Non, B est une image mnésique comme une autre, elle n'est pas effacée, mais lorsque, comme il est habituel, B est un complexe d'investissement, il s'élève alors une *résistance* (Widerstand) extraordinairement grande et difficile à vaincre contre le travail de pensée (Denkarbeit) avec B. On doit voir, sans chercher plus loin, dans cette résistance contre B la mesure de la *contrainte* (Zwang) que A exerce et on doit croire que c'est bien ici, actuellement, la force qui a refoulé B de son côté, que l'on voit à l'oeuvre. En même temps on expérimente quelque chose d'autre. Nous savions seulement que B ne peut pas être *conscient* (bewusst), que rien n'était connu (bekannt) de l'action de B sur l'investissement de pensée. Nous apprenons maintenant que la résistance se tourne contre chaque préoccupation de la pensée en rapport avec B quand bien même ce serait déjà partiellement rendu conscient (bewusst). On doit ainsi conclure au lieu de, exclu de la conscience, *exclu du processus de la pensée*. (vom Denkvorgang ausgeschlossen).

#### *La défense pathologique*

Nous sommes pourtant bien éloignés d'une solution. Le résultat du *refoulement hystérique* se différencie, comme nous savons, très considérablement de celui de la défense normale dont nous connaissons précisément la modalité. D'une manière tout à fait générale, c'est ceci que nous évitons de penser à ce qui éveille seulement du déplaisir et nous effectuons lorsque nous dirigeons les pensées vers d'autres choses. Seulement, lorsque nous avons atteint ce résultat que la représentation B insupportable n'émerge qu'exceptionnellement à la conscience parce que nous l'avons maintenue isolée le plus possible, nous ne réussissons pourtant jamais à oublier B au point que nous ne puissions la voir réévoquée par une nouvelle perception. Donc un tel réveil ne peut également être empêché dans l'hystérie, la différence consiste seulement en ceci que A, du fait qu'il est conscient, sera toujours investi à la place de B. Cette réalisation là si solide, qui dépasse la défense normale, c'est donc la *formation de symboles*.

L'explication la plus immédiate de cette réalisation excessive (Mehrleistung) serait d'accuser la très grande intensité de l'affect de défense. Seulement l'expérience montre que les souvenirs les plus pénibles qui devraient éveiller d'une manière nécessaire le plus grand déplaisir (souvenir fait du regret de mauvaises actions) ne peuvent être refoulés et remplacés par des symboles. L'existence d'une deuxième condition pour la défense pathologique - la sexualité - indique aussi que l'explication est à chercher d'un autre côté.

C'est tout à fait impossible de supposer que des affects sexuels pénibles soient tellement supérieurs en intensité à tous les autres affects de déplaisir. Ce doit être un autre caractère de la représentation sexuelle qui peut expliquer que ce soit uniquement des représentations sexuelles qui succombent au refoulement. Une remarque doit être ici ajoutée. Il est évident que le refoulement hystérique se produit avec l'aide de la *formation de symbole*, le *déplacement* (Verschiebung) vers d'autres neurones. On pourrait penser maintenant que l'énigme réside seulement dans le mécanisme de ce déplacement, qu'il n'y ait rien à expliquer sur le refoulement lui-même. Seulement nous apprendrons par l'analyse de la névrose obsessionnelle (Zwangsnevrose) par exemple qu'il existe là du *refoulement* sans formation de symbole, que même là refoulement et substitution sont complètement séparés dans le temps. Ainsi le processus du *refoulement* demeure comme le noyau de l'énigme qui continue à nous résister.

[353]

### Le πρῶτον ψεύδος hystérique

Nous avons appris que la contrainte hystérique provient d'un mode particulier de mobilisation de la quantité (formation de symbole) qui est vraisemblablement un *processus primaire*, comme on peut facilement le démontrer dans le rêve ; que la force motrice de ce processus est la défense (Abwehr) du Je, mais qui ici dépasse la normale. Nous avons besoin d'expliquer que des conséquences, que nous sommes habitués à voir découler seulement des processus primaires, puissent dépendre d'un *processus du Je* (Ichvorgang). Nous devons nous attendre alors à des conditions psychiques particulières. Nous savons par l'aspect clinique que tout ceci n'arrive seulement que dans le domaine sexuel ; peut-être avons-nous ainsi à expliquer la condition psychique particulière par les caractères naturels de la sexualité.

Il y a maintenant dans le domaine sexuel sans aucun doute une constellation psychique particulière, qui pourrait être pour nous un point de vue utilisable. Nous allons discuter ce qui est connu par l'expérience à l'aide d'un exemple.

Emma se trouve aujourd'hui sous la contrainte (Zwang) de ne pas pouvoir aller *seule* dans un magasin. Au fondement de celle-ci un souvenir alors qu'elle était âgée de 12 ans (peu après la puberté). Elle alla acheter quelque chose dans une boutique, vit les deux commis, dont l'un lui est resté en mémoire, rire l'un avec l'autre et s'enfuya sous l'effet d'un *affect de frayeur* (Schreck) indéterminé. Là-dessus apparaissent la pensée que les deux commis avaient ri de son habillement et que l'un des deux lui avait plu sexuellement.

Le rapport de ces différents composants aussi bien que l'effet de cette expérience vécue (Erlebnis) sont incompréhensibles. Qu'elle ait éprouvé du déplaisir à voir rire de ses vêtements, elle aurait du corriger cela depuis longtemps, c'est-à-dire depuis qu'elle s'habille comme une dame ; de plus, qu'elle aille seule ou accompagnée dans les magasins, ne change rien à son habillement. Qu'elle n'a pas besoin directement de protection cela ressort de ceci que quand elle sort, comme dans l'agoraphobie, l'accompagnement d'un petit enfant lui apporte déjà de la sécurité. Il reste ceci, tout à fait incompatible, qu'il y en a un qui lui a plu ; et là encore, le fait d'être accompagnée ne changerait rien. Les souvenirs réveillés n'expliquent ainsi ni la contrainte (Zwang), ni la

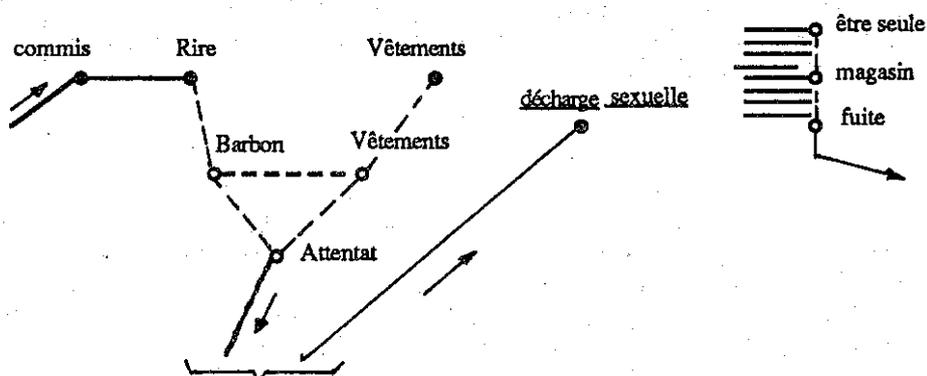
[354]

détermination du symptôme.

La poursuite de la recherche découvre maintenant un deuxième souvenir qu'elle conteste avoir eu au moment de la scène I. Rien ne vient non plus le confirmer. Alors qu'elle était enfant et âgée de 8 ans elle alla deux fois seule dans le magasin d'un barbon (Greisler) pour acheter des friandises. Le notable la pinça en outre à travers les vêtements au niveau des organes génitaux. Malgré la première expérience elle y alla une deuxième fois. Après la deuxième elle s'abstint. Elle se fait maintenant des reproches d'y être allée une seconde fois comme si elle avait, par là, voulu provoquer l'attentat. Effectivement un état de "mauvaise conscience oppressante" (drückenden bösen Gewissens) s'est installé à partir de cette expérience vécue.

Nous comprenons maintenant la scène I (les commis) lorsque nous considérons en outre la scène II (le barbon). Nous avons seulement besoin d'une liaison associative entre les deux. Elle fournit même celle-ci qui était constituée par le *rire*. Le rire des commis lui a rappelé le rire grimaçant dont le barbon avait accompagné son attentat. Le processus peut être maintenant reconstruit comme suit. Dans le magasin les deux commis *rient*, ce rire réveille (inconsciemment) le souvenir du barbon. La situation a encore une similitude, elle est à nouveau seule dans le magasin. Avec le barbon revient le souvenir du pincement à travers les vêtements, mais depuis elle est devenue pubère. Le souvenir éveille, ce qui n'aurait certainement pu se produire à l'époque, une *décharge sexuelle* (sexuelle Entbindung) qui se transforme en angoisse. Avec cette angoisse elle craint que les commis ne puissent répéter l'attentat et elle s'enfuit. Il est tout à fait assuré qu'ici deux sortes de processus sont intriqués, et que le souvenir de la scène II (le barbon) est arrivé dans un autre état que l'autre. L'ensemble des événements peut être représenté de la manière suivante :

[355]



Là, les représentations (V) noircies sont des perceptions, celles aussi qui ont été remémorées. Que la décharge sexuelle (Sexualentbindung) soit venue aussi à la

conscience, l'idée sans cela incompréhensible, que le commis rieur lui avait plu: le démontre. La conclusion, ne pas rester seule dans le magasin à cause du danger d'attentat, est formée tout à fait correctement si l'on considère rétrospectivement tous les éléments du processus associatif. Seulement du processus (ci-dessus représenté) rien n'est parvenu à la conscience hors le fragment "vêtement" et la pensée qui travaille avec la *conscience* (Bewusstsein) a établi deux liaisons (Verknüpfung) fausses à partir du matériel existant (commis, rire, vêtement, impression sexuelle (Sexualempfindung), qu'ils avaient ri d'elle à cause de ses vêtements et que l'un des commis a provoqué son plaisir sexuel.

La totalité du complexe (mis en lumière) est remplacé dans la conscience par l'unique représentation (Vorstellung) "vêtement", manifestement la plus anodine. C'est ici un refoulement avec formation de symbole qui s'est produite. Que la conclusion - le symptôme - soit alors tout à fait correctement formé, de même que le symbole n'y joue aucun rôle, est à proprement parler une particularité du cas.

On pourrait dire que c'est tout à fait habituel qu'une association passe par des moyens termes inconscients jusqu'à ce qu'elle en atteigne un conscient comme ça arrive ici. Vraisemblablement c'est le terme qui éveille un intérêt particulier qui entre dans le conscient (Bewusstsein). Mais dans notre exemple justement ce n'est pas le terme remarquable en ce qu'il éveille un intérêt (attentat) qui entre dans le conscient, mais un autre en tant que symbole (vêtements). Se demande-t-on quelle peut être l'origine de ce processus pathologique intercalé, il faut se résigner à admettre la seule et unique origine, *la décharge sexuelle* (Sexualentbindung) qui est également attesté dans le conscient (Bewusstsein). Celle-ci est liée au souvenir de l'attentat, seulement il est hautement remarquable qu'elle n'ait pas été reliée à l'attentat lorsqu'il avait été vécu. C'est ici le cas d'un souvenir qui éveille un affect qui n'avait pas été éveillé par l'expérience vécue parce que, entre temps, la modification de la puberté a rendu possible une autre compréhension de ce qui est remémoré.

[356]

Ce cas est donc typique du refoulement dans l'hystérie. Partout peut se rencontrer un souvenir qui va être refoulé, souvenir qui prendra seulement *après-coup* (nachträglich) la valeur d'un trauma. La cause de cet état de choses est le retard de la puberté par rapport au développement habituel de l'individu.

*Condition du τρωτόν ψεύδος ἕστ*

Bien qu'il ne soit pas habituel qu'un souvenir éveille dans la vie psychique un affect qu'il n'accompagne pas comme expérience vécue, pourtant il en est bien ainsi pour la représentation sexuelle comme quelque chose de tout à fait habituel, justement parce que l'ajournement de la puberté est un caractère général de l'organisation. Chaque adolescent a des traces mnésiques (Erinnerungsspuren) qui peuvent devenir compréhensibles avec l'entrée en scène des impressions sexuelles proprement dites, chacun devrait ainsi porter en soi le germe de l'hystérie. Nous avons manifestement encore besoin d'éléments agissant dans le même sens, cette contrainte générale devant se limiter au petit

nombre de personnes qui deviennent effectivement hystériques. L'analyse nous apprend en effet que la perturbation due à un trauma sexuel est manifestement la décharge d'affect et l'expérience nous fait connaître les hystériques comme des personnes dont, d'une part, on sait qu'elles ont été impressionnées sexuellement *de façon précoce* (*vorzeitig*) par des excitations mécaniques et par des sensations (masturbation) et dont, d'autre part, on peut supposer qu'une décharge sexuelle précoce existe dans leur état. Mais début (*Beginn*) précoce de la décharge sexuelle ou décharge sexuelle précoce *plus forte* sont évidemment équivalents. Cet élément se réduit à un facteur quantitatif.

[357] Mais maintenant quelle est la signification de la *précocité* (*Vorzeitigkeit*) de la décharge sexuelle ? Cette question de la précocité prend ici tout son poids car on ne peut tenir pour assuré que la décharge sexuelle est principalement l'occasion du refoulement ; ce serait faire de nouveau du refoulement un processus de fréquence normale.

#### *Le trouble de la pensée provoqué par l'affect*

Nous n'avons pas pu rejeter l'idée que la perturbation du processus psychique normal avait deux conditions :

1. que la décharge sexuelle soit nouée (*anknüpft*) à un souvenir au lieu d'une expérience vécue,
2. que la décharge sexuelle ait lieu *précocement*.

Du fait de ces deux exigences une perturbation devrait en résulter qui dépasse la mesure normale mais dont le type existe aussi chez les normaux.

C'est une expérience tout à fait quotidienne que de constater l'inhibition du cours normal de la pensée par le développement d'affect, et en vérité de différentes manières. Premièrement au moment où beaucoup de trajets de pensées (*Denkwege*) ont été oubliés, qui auraient d'ordinaire été pris en considération, de façon similaire au rêve ; ainsi par exemple il m'est arrivé d'avoir oublié, dans l'agitation d'une grande inquiétude, de me servir du téléphone installé depuis peu de temps chez moi. La voie [*Bahn*] récente disparut dans l'état d'affect. Le frayage (*Bahnung*), c'est-à-dire l'ancienneté (*Anciennität*) prit le dessus. Avec cet oubli la sélection, la convenance et la logique du cours [de la pensée] défaille tout comme dans le rêve. Deuxièmement, même sans oubli des chemins sont parcourus, qui sont d'ordinaire évités, en particulier des chemins vers la décharge, en somme des actions sous l'effet de l'affect. Finalement le processus affectif (*Affektvorgang*) se rapproche du processus primaire non inhibé.

[358] De là on peut déboucher sur diverses remarques. Premièrement que par la décharge d'affect la représentation déliée elle-même se trouve renforcée, deuxièmement, que l'action principale du Je investi consiste dans l'empêchement de nouveaux processus d'affects et dans l'oppression des anciens frayages d'affects. On peut se représenter la relation de la manière suivante seulement. Originellement un investissement de perception délié du déplaisir comme héritier d'une expérience de douleur, il se renforce de la quantité déliée et a maintenant anticipé la décharge sur les chemins partiellement préfrayés par lesquels elle s'écoule. D'une manière connue, après qu'ait été instauré un Je investi, l'"attention" se développe vers de nouveaux investissements de perception en suivant

maintenant à partir de W les voies d'investissements latéraux. De cette façon la décharge de déplaisir va se trouver quantitativement limitée, et le début de celle-ci qui était justement pour le Je un signal va constituer une défense normale ; ainsi se trouvera empêchée l'apparition, aussi facile grâce à leurs frayages, de nouvelles expériences de douleur. Mais aussi plus forte sera la décharge de déplaisir, plus difficile sera la tâche pour le Je qui, avec ses investissements latéraux, ne peut seulement offrir comme contrepois que des quantités jusqu'à une certaine limite, et doit admettre en conséquence un *écoulement primaire* (Primärablauf).

Allons plus loin, plus grande est la quantité qui cherche à se déverser, plus difficile est pour le Je le travail de la pensée qui consiste en toutes ces ébauches, à titre d'essai, de déplacements de petites quantités (Qn). La "réflexion" (das Überlegen) est une activité du Je qui exige du temps et qui ne peut avoir lieu lorsque les quantités (Qn) du niveau d'affect (Affektniveau) sont fortes. De là, la précipitation et le choix de chemins (Wege) dans l'affect semblables au processus primaire.

Il s'agit ainsi pour le Je de ne pas admettre de décharge d'affect car ce serait ainsi admettre un processus primaire. Son meilleur instrument pour cela est le mécanisme de l'attention. Si un dégagement de déplaisir lié à un investissement pouvait se soustraire à celui-ci, alors le Je irait à son encontre trop tard. Ce cas se présente justement dans le proton pseudos hystérique. L'attention s'attache à des perceptions qui sont d'ordinaire l'occasion d'une décharge de déplaisir. Ici il n'y a pas de perception mais une trace de souvenir (Erinnerungsspur) qui libère du déplaisir de façon imprévisible et le Je s'en aperçoit trop tard ; il a admis un processus primaire parce qu'il ne s'y attendait pas.

Seulement, il arrive pourtant aussi que des souvenirs libèrent du déplaisir. C'est certainement le cas d'une façon tout à fait normale pour des souvenirs récents. D'abord, si le trauma (expérience vécue douloureuse) se produit - les tout premiers échappent en général au Je - au moment où il y a déjà un Je, une décharge de déplaisir intervient mais en même temps le Je est aussi en état de créer des investissements latéraux. Si l'investissement du souvenir se répète (wiederholt), alors le déplaisir se répète aussi, [359] seulement les frayages du Je (Ichbahnungen) sont aussi déjà existants ; l'expérience montre que la deuxième fois, la décharge est plus petite jusqu'à ce qu'avec la répétition ultérieure elle se rétrécisse à l'intensité d'un signal agréable au Je. Il s'agit donc seulement que, lors de la première décharge de déplaisir l'inhibition du Je ne se produise pas, le processus primaire posthume, et ceci se produit justement lorsque, comme dans le cas du proton pseudos hystérique le souvenir donne lieu d'abord à la décharge de déplaisir.

Une des conditions prises en considération, que nous livre l'expérience clinique, serait ainsi satisfaite dans sa signification. *Le retard de la puberté rend possible des processus primaires posthumes.*

## Troisième partie

ESSAI POUR PRESENTER LES PROCESSUS  $\Psi$  NORMAUX

5 octobre 95

[360] Les dits processus secondaires doivent être expliqués mécaniquement d'après l'effet qu'une masse de neurones (le Je) investie de façon constante exerce sur d'autres à investissements changeants. Je veux, en premier lieu, tenter la présentation psychologique de tels processus.

D'un côté j'ai le Je, de l'autre W (les perceptions) c'est-à-dire les investissements dans  $\Psi$  provenant de  $\varphi$  (du monde extérieur), de la sorte j'ai besoin d'un mécanisme qui détermine le Je à suivre les perceptions et à les influencer. Je le trouve en ceci qu'une perception, selon mes suppositions, excite chaque fois  $\omega$  par conséquent émet des signes de qualité. Plus exactement elle excite en  $\omega$  de la conscience (conscience d'une qualité) et la décharge d'une excitation  $\omega$  livre en  $\Psi$  une information qui est précisément le signe de qualité. J'avance donc cette conjecture que ces signes de qualité sont ceux qui *intéressent*  $\Psi$  pour la perception.

Ce serait là le mécanisme de l'attention psychique. Sa formation mécanique (automatique) m'est difficile à expliciter. Je crois à ce propos qu'il est biologiquement conditionné, c'est-à-dire qu'il a subsisté [en tant que reste] au cours du développement psychique parce que tout autre contenu de  $\Psi$  a été exclu par du développement de déplaisir. L'effet de l'*attention psychique* est l'investissement des mêmes neurones qui sont porteurs de l'investissement de perception. Cet état a un modèle en celui du *vécu de satisfaction* (Befriedigungserlebnis), si important pour tout le développement et dans ses répétitions (Wiederholungen), les *états de besoin* (Begierde-Zuständen) qui se sont développés en états de *désirs* (Wunsch) et en états d'*attente* (Erwartung). J'ai montré que ces états comportent la *justification biologique* de toute pensée. En ce point là, la situation psychique est la suivante : dans le Je règne la tension du besoin, dans sa suite sera investie la représentation de l'objet aimé (la représentation - *désir*) (die Wunsch - Vorstellung).

L'expérience biologique a enseigné que cette représentation ne doit pas être investie de manière trop intense, au point de pouvoir être confondue avec une perception, et que l'on doit ajourner la décharge jusqu'à ce qu'entrent en scène les signes de qualité émanant de la représentation comme preuve que la représentation, maintenant réelle, est un investissement de perception. Que survienne une perception qui est identique ou analogue à la représentation alors elle trouve ses neurones *pré-investis* par le désir, c'est-à-dire ou bien déjà tous investis ou bien pour une partie d'entre eux, aussi loin précisément que va la concordance. La différence entre la représentation et la perception en train de survenir donne alors lieu au processus de pensée qui parvient à son terme lorsque les investissements excédentaires de perception sont transportés sur une voie trouvée dans les investissements de représentation ; l'*identité* est alors atteinte.

L'*attention* consiste alors à établir également la situation psychique des états d'attente pour de telles perceptions qui ne coïncident pas en partie avec les investissements

de désir. Il est précisément devenu important d'envoyer un investissement au devant de toutes les perceptions afin que les désirées puissent par là se trouver. L'attention est biologiquement justifiée ; il s'agit seulement de ceci : de montrer au Je quel investissement d'attente il doit établir et à cela servent les signes de qualités.

On peut suivre de façon quelque peu plus précise le processus d'ajustement psychique. En premier lieu le Je n'est pas préparé. Il nait un investissement de perception et là-dessus des signes de qualité [nés] de lui. Le frayage intime entre les deux informations va encore augmenter l'investissement de perception et puis l'investissement d'attention des neurones de perception va s'en suivre. La perception suivante du même objet (en vertu de la seconde loi d'association) aura par suite un investissement plus abondant de la même perception et seulement cette dernière sera une perception psychiquement utilisable. (De cette partie de la présentation résulte déjà une proposition très hautement significative : la première fois l'investissement de perception est un [investissement] peu intense, avec un minimum de quantité (Q), la seconde fois [il est] un [investissement] quantitativement plus grand lors du pré-investissement -  $\Psi$ . A présent, au jugement sur les propriétés quantitatives de l'objet rien n'est en principe modifié par l'attention. Par conséquent la quantité (Q) extérieure de l'objet ne peut pas s'exprimer dans  $\Psi$  par une quantité psychique ( $Q'$ ). La quantité psychique signifie quelque chose de tout autre, pas du représenté (Vertretenes) dans la réalité, et la quantité extérieure (Q) s'exprime réellement par quelque chose d'autre dans  $\Psi$  : par une complexité des investissements. Mais par là la quantité (Q) externe est tenue à distance de  $\Psi$ ).

[362]

La présentation suivante est encore plus satisfaisante : c'est un résultat de l'expérience biologique que l'attention -  $\Psi$  soit constamment tournée vers les signes de qualité. Ceux-ci ont donc lieu sur des neurones pré-investis et avec une quantité suffisamment grande. Ces informations de qualité, ainsi renforcées grâce à leur frayage, renforcent les investissements de perception et le Je a appris à laisser suivre ses investissements d'attention selon le cours de ce mouvement d'association [allant] du signe de qualité à la perception. Il est de la sorte conduit à investir exactement les perceptions correctes ou celles d'alentour. Oui, si l'on admet que c'est cette même quantité ( $Q'$ ), issue du Je, qui migre dans le frayage du signe de qualité à la perception ; ainsi on a même expliqué mécaniquement (automatiquement) les investissements d'attention. L'attention abandonne donc les signes de qualité afin de se tourner vers les neurones de perception à présent sur-investis.

Admettons que pour une quelconque raison le mécanisme d'attention flanche (versagt), l'investissement -  $\Psi$  des neurones de perception va alors faire défaut et la quantité (Q) arrivée là-bas va se propager selon les meilleurs frayages (purement associativement), aussi loin que les relations entre résistances et quantité d'investissement de perception le permettent. Sans doute cet écoulement (Ablauf) (1) atteindra bientôt son terme puisque la quantité (Q) se partage et dans le prochain neurone elle est trop petite

(1) Ablauf a deux significations majeures : "écoulement" et "déroulement" que "cours" traduit simultanément mais en les neutralisant. Ainsi lorsqu'il s'agit de quantité, sera utilisé "écoulement" mais lorsqu'il s'agit de Denkablauf, "déroulement de pensée" la seconde signification paraît plus adéquate. [N. d. T.]

pour un courant [allant] plus loin. L'écoulement des quantités ( $Wq$ ), attachées à la perception, peut sous certaines conditions exciter l'attention après-coup (nachträglich) ou aussi bien pas. Alors inaperçu, il prend fin dans un investissement vers de quelconques neurones voisins dont nous ne connaissons pas le destin. Ceci est un déroulement (Ablauf) (1) de perception sans attention comme il doit en survenir journallement un nombre incalculable de fois. Il ne peut pas aller loin comme l'analyse du processus de l'attention l'a montré et on peut en déduire la petitesse des quantités ( $Wq$ ) attachées à la perception.

[363] Lorsque par contre le système  $W$  a reçu son investissement d'attention, il peut arriver diverses choses parmi lesquelles deux situations se laissent détacher : celle de la *pensée commune* (gemeinen Denkens) (2) et celle de la *pensée exclusivement observante* (beobachtenden Denkens). Le dernier cas semble être le plus simple ; il correspond approximativement à la situation du chercheur qui a réalisé une perception et se demande : "que signifie cela ?", "Où cela conduit-il ?". Il progresse ainsi : (mais à présent pour plus de commodité je dois substituer à l'investissement complexe de perception celui d'un neurone isolé). Le neurone de perception est surinvesti, la quantité issue de l'assemblage de la quantité externe et psychique ( $Q$  et  $Q\psi$ ) s'écoule selon les meilleurs frayages et, suivant résistance et quantité, surmonte quelques barrières et investit de nouveaux neurones associés : d'autres barrières, [elle] ne les surmonte pas parce que le quotient afférent à elles est <sup>situés</sup> plus loin, que lors du seul processus d'association sans attention. En fin de compte le flux se termine également ici dans un certain nombre d'investissements terminaux ou dans un seul. Le résultat de l'attention va être qu'en place de la perception, un ou plusieurs *investissements de souvenir* entrent en scène (par le biais d'une association liée au neurone de départ)

Nous admettons pour plus de commodité que l'*image de souvenir* est une unique. Si celle-ci est à nouveau investie par  $\psi$  (avec de l'attention), le jeu va alors se répéter (wiederholen), la quantité ( $Q$ ) se trouve nouvellement prise dans le flux et, sur la voie du meilleur frayage, investit (éveille) une nouvelle *image de souvenir*. Il est cependant manifeste que le dessein de la *pensée observante* est de faire, le plus loin possible, la connaissance des voies conduisant hors du système  $W$  ; grâce à cela la connaissance de l'objet de perception va être épuisée. Nous remarquons que le mode de pensée ici décrit conduit au *reconnaître* (Erkennen). Dans ce but il a de nouveau besoin d'un investissement -  $\psi$  afin de conduire aux places correctes un tel investissement correspondant aux images de souvenir atteintes mais également au mécanisme. Comment les neurones  $\psi$  dans le Je devraient-ils d'ailleurs savoir où l'investissement est à conduire ? Un mécanisme d'attention, comme celui décrit plus haut, suppose toutefois à

(1) Ablauf a deux significations majeures : "écoulement" et "déroulement" que "cours" traduit simultanément mais en les neutralisant. Ainsi lorsqu'il s'agit de quantité, sera utilisé "écoulement" mais lorsqu'il s'agit de Denkablauf, "déroulement de pensée" la seconde signification paraît plus adéquate. [N.d.T.]

(2) Denken : Freud utilise toujours ce terme sauf lorsque nous le signalons. Denken, en allemand, en tant que pensée active, réflexion, imagination s'oppose à Gedanken : pensée au sens de rêverie, idées, esprit... être perdu dans ses pensées (= Gedanken). [N.d.T.]

\* ... située sous le seuil. A présent sont certainement investis plus de neurones, et...

nouveau des signes de qualité. Ces derniers naissent-ils durant le déroulement (Ablauf) de l'association ? Pas selon nos suppositions, du reste. Ils peuvent par contre être produits par un nouvel agencement qui se révèle être le suivant : normalement les signes de qualité proviennent seulement de la perception ; il s'agit donc là de produire une perception à partir de l'écoulement de quantité ( $Q\dot{\eta}$ ), (Quantität Ablauf). Si une décharge (Abfuhr) était couplée à l'écoulement de quantité ( $Q\dot{\eta}$ ) (à côté du circuit) alors celle-ci livrerait, comme chaque mouvement, une information de mouvement. Les signes de qualité eux-mêmes sont pourtant seulement des informations de décharge (Abfuhrnachrichten) (peut-être débattons-nous plus tard de quelle manière). Mais durant l'écoulement de quantité ( $Q$ ) il peut arriver que soit également investi un neurone moteur qui décharge alors de la quantité ( $Q\dot{\eta}$ ) et livre un signe de qualité (Qualitätszeichen). Toutefois il s'agit d'obtenir de telles décharges de la part de tous les investissements. Elles ne sont pas toutes motrices, pour cette raison elles doivent donc grâce à des neurones moteurs être amenées dans un frayage sûr.

[364]

L'association du langage (Sprachassociation) (1) remplit cette fonction. Elle consiste dans le nouage (Verknüpfung) de neurones -  $\Psi$  avec des neurones qui servent les représentations de son (Klangvorstellungen) et qui elles-mêmes sont en étroite association avec les images motrices de langage (1) (Sprachbildern). Ces associations l'emportent sur les autres grâce à deux caractères : elles sont limitées [geschlossen : littéralement : verrouillées] (en nombre peu important) et exclusives. Partant de l'image de son (Klangbild) l'excitation parvient en tout cas à l'image de mot (Wortbild) et de cette dernière à la décharge. Les images de souvenir sont par conséquent [disposées] de telle manière qu'un courant partiel, partant d'elles, peut aller vers les images de son et les images motrices de mot, en sorte que l'investissement des images de souvenir est accompagné d'informations de décharge qui sont des signes de qualité, et de ce fait également des signes de conscience (Bewusstseinszeichen) du souvenir. Si à présent le Je pré-investit ces images de mot, comme auparavant les images de décharge de la perception, alors est créé le mécanisme qui dirige l'investissement -  $\Psi$  sur les souvenirs émergeant au cours de l'écoulement de quantité. Ceci est une *pensée consciente, observante* (beobachtendes Denken).

En dehors du fait de rendre possible le reconnaître, l'association du langage favorise quelque chose d'autre de très important. Les frayages entre les neurones  $\Psi$  constituent, comme nous le savons, la "mémoire" (Gedächtnis), la figuration de toutes les influences, dont  $\Psi$  a fait l'expérience en provenance du monde extérieur. A présent nous remarquons que le Je procède également lui-même à des investissements de neurones -  $\Psi$  et excite les écoulements qui certainement doivent également laisser derrière [eux] des frayages en tant que traces (Spuren). Cependant  $\Psi$  n'a aucun moyen de distinguer ces suites consécutives aux processus de pensée, de celles, consécutives aux processus de

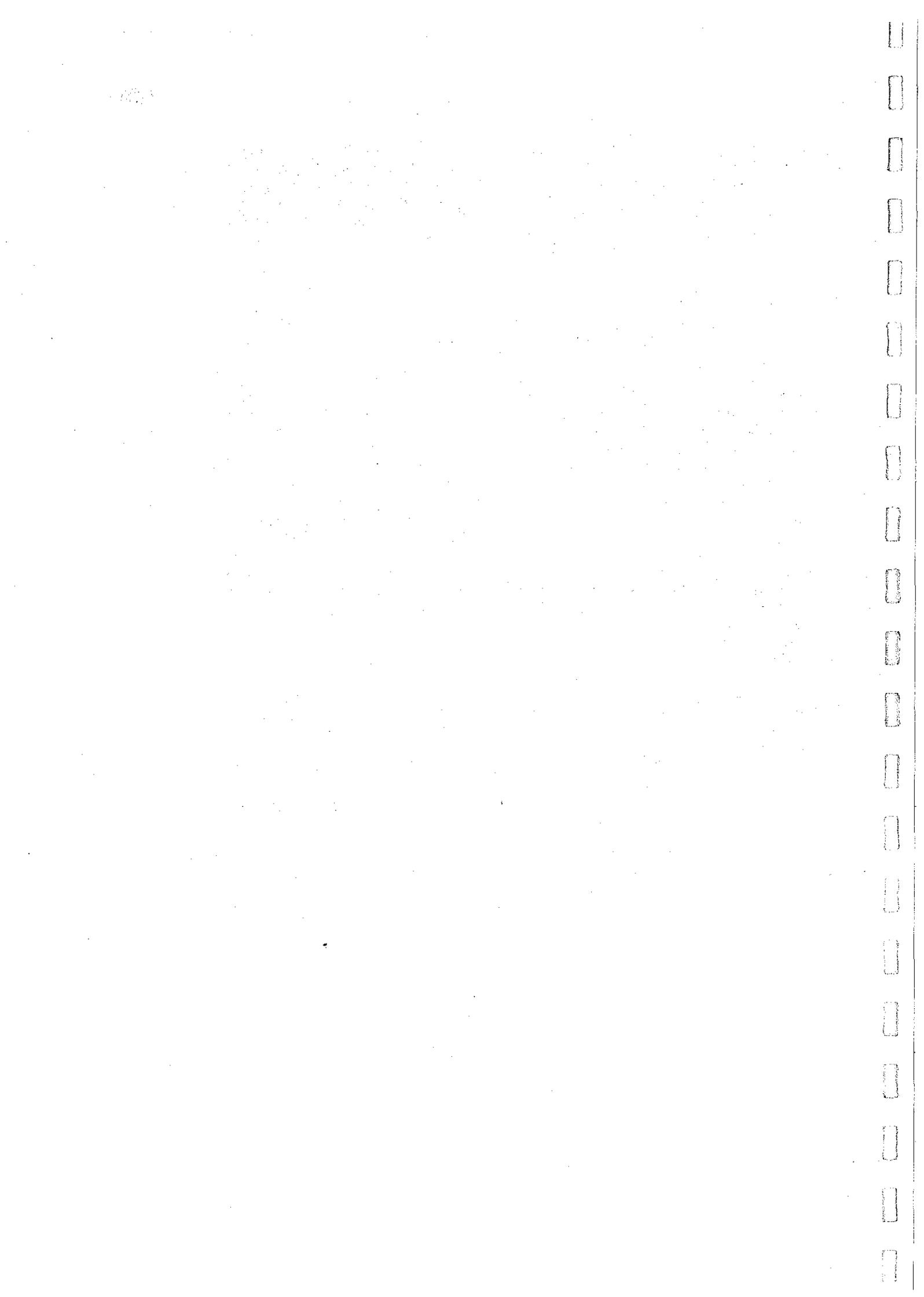
(1) Sprachassociation, Sprachbild.... Le terme de "langage" est préféré à "verbal" qui suggère par trop l'"exprimer" psychologique. Sprache signifie autant "parole" que "langue" et le terme de "Langue" conviendrait également dans sa fonction pour rendre compte de ce qu'implique littéralement le mot Sprache. [N. A. T.]

[365] perception. Peut-être les processus de perception vont-ils à reconnaître et à reproduire grâce à l'association avec les décharges de perception ; par contre à partir des frayages qu'a produit la pensée, ne demeure que le résultat, pas une *mémoire*. Le même frayage de pensée peut être formé à partir d'un processus intense ou à partir de dix, moindres et insistants. *Les signes de décharge de langage* remédient à cette insuffisance, ils mettent sur un pied d'égalité les processus de pensée et les processus de perception, leur octroient une réalité et *rendent leur mémoire possible*.

Le développement biologique de cette association de très haute importance gagne également à être examiné. L'innervation du langage est originairement une voie de décharge sur le mode d'une soupape pour  $\Psi$  afin de régler les variations de quantité ( $Q/n$ ) ; un fragment de la voie [est destiné] à la *modification intérieure* qui constitue la décharge particulière aussi longtemps que l'*action spécifique* reste encore à trouver. Cette voie acquiert une fonction secondaire en ce qu'elle rend attentive la personne secourable (habituellement l'objet de désir lui-même) à l'état plein de convoitise et de nécessité de l'enfant ; [cette voie] sert dorénavant à l'*accord* et sera alors intégrée dans l'action spécifique. Au début du travail de jugement, lorsqu'en raison de leur possible rapport, les perceptions intéressent l'objet de désir et décomposent son complexe (comme cela a déjà été décrit) en une part inassimilable (la Chose - Das Ding) et en une part connue du Je par expérience propre (propriété, activité), ce qui est appelé du *comprendre* (Verstehen), résultent deux nouages (Verknüpfung) concernant la manifestation du langage. En premier existent des objets - des perceptions - qui font crier parce qu'ils provoquent de la douleur, ce qui se montre significativement effrayant, en sorte que cette association d'un son (excitant également une image de mouvement) à une perception du reste jointe, met en relief cet objet comme *de l'hostile* (feindliches) et par là permet d'attirer l'attention sur la perception. Du fait que de la douleur aucun bon signe de qualité n'est d'ailleurs obtenu, la propre *information de cri* sert à la spécification de l'objet. Cette association est alors un moyen de rendre conscient le *déplaisir* du souvenir provoquant de l'excitation et de rendre concrète l'attention ; la première catégorie de *souvenirs conscients* est créée. Il suffit à présent de peu pour découvrir le langage (Sprache). Il existe d'autres objets qui émettent certains phonèmes (Laute) constants et dans le complexe de perception de ceux-ci un son (Klang) joue par conséquent un rôle. Grâce à la tendance *d'imitation* lors du juger qui vient au jour, il est possible de trouver l'information de mouvement [correspondant] à cette image de son. Cette catégorie de souvenirs peut à présent aussi devenir consciente. Désormais il reste encore que les sons arbitraires sont associés aux perceptions puis, comme les perceptions, les souvenirs deviennent conscients grâce à l'attention aux signes de décharge de son et peuvent être investis par  $\Psi$ .

Nous avons donc découvert comme caractéristique du processus de la pensée *reconnaissante* (erkennenden) que dès l'entrée, l'attention est tournée vers les signes de décharge de la pensée, vers les signes du langage. Comme on le sait, la dite pensée consciente progresse également avec une légère dépense motrice.

Le processus de poursuite de l'écoulement de quantité (Q) grâce à une association peut ainsi être continuée sur une durée indéterminée, habituellement jusqu'aux segments terminaux "pleinement connus" de l'association. La fixation (Fixierung) de cette voie et



du point d'arrêt constitue alors la "découverte" ("Erkenntnis") (1) d'une perception nouvelle.

On aimerait bien à présent savoir quelque chose de quantitatif sur ce processus de pensée de découverte. A la comparaison du simple processus d'association, la perception est bien ici surinvestie, le processus lui-même consiste en un déplacement (Verschiebung) de quantités ( $Q\prime$ ) par l'association avec des signes réglés de qualité ; à chaque stade l'investissement  $\Psi$  sera renouvelé et en fin de compte naît une décharge issue du neurone moteur de la voie du langage. On se demande à présent si, lors de ce processus, le Je perd beaucoup de quantité ( $Q\prime$ ) ou si la dépense de pensée est relativement faible. En guise de réponse un fait indique qu'au cours de la pensée les innervations du langage qui s'écoulent sont apparemment très faibles. Elle (2) n'est pas réellement muette lors du représenter d'une image de mouvement. Mais le représenter et le mouvoir sont seulement quantitativement différents comme nous l'avons appris à l'examen de la lecture des pensées (Gedanken). Lors de la pensée (Denken) intense on parle aussi facilement à haute voix. Comment peut-on toutefois amener à réalisation de si petites décharges puisque de petites quantités ne parviennent pas à s'écouler et que de grandes s'équilibrent en masse (3) au travers des neurones moteurs ?

[367] Probablement que les quantités de déplacement (Verschiebung) ne sont pas aussi grandes lors du processus de pensée. En premier lieu la dépense de grandes quantités ( $Q\prime$ ) est pour le Je une perte à réduire le plus possible, la quantité ( $Q\prime$ ) est déterminée par l'action spécifique exigeante. En second lieu une grande quantité ( $Q\prime$ ) va aller simultanément sur plusieurs voies d'association et ne laisser aucun temps à l'investir de pensée mais va également occasionner une grande dépense. De petites quantités ( $Q\prime$ ) doivent donc bien s'écouler lors du processus de pensée. Toutefois, selon notre hypothèse, la perception et le souvenir doivent être surinvestis lors de la pensée et de façon plus forte que lors de la simple perception. Il existe de plus différentes intensités de l'attention, ce que nous pouvons seulement traduire par différents accroissements des quantités ( $Q\prime$ ) investies. Justement pour une attention plus forte, la suite observante (4) serait par conséquent plus difficile, ce qui est si inapproprié que l'on n'est pas en droit de l'admettre.

L'on a deux exigences opposées apparemment : un fort investissement et un faible déplacement (Verschiebung). Si l'on veut réunir les deux, on aboutit alors à l'hypothèse d'un état lié en quelque sorte dans le neurone qui lors d'un investissement

(1) Les guillemets sur Erkenntnis désignent le fait que Freud joue sans cesse de la racine erkennen (cf. plus haut) et Erkenntnis devrait être traduit ici par "reconnaissance" pour s'articuler avec "pensée reconnaissante" qui lui correspond. [N. d. T.]

(2) Signification ambiguë : le Es qui commande la phrase peut être pronom impersonnel ou pronom neutre ; dans ce cas le pronom personnel peut renvoyer soit au Je soit à la pensée (qui ne peuvent pas être parlés, énoncés ?). [N. d. T.]

(3) En français dans le texte.

(4) Beobachtende Verfolgen : il s'agit de la pensée observante, cf. plus haut. [N. d. T.]

*élevé ne permet qu'un faible courant* (Strömung). Cette hypothèse peut être rendue plausible, en pensant que le courant dans un neurone sera manifestement influencé par les investissements proximaux. Le Je lui-même est une telle masse de neurones qui conervent leur investissement, c'est-à-dire qu'ils sont dans un état lié et ceci peut seulement se produire par influence (Einwirkung) réciproque. On peut donc se représenter un neurone de perception lequel, investi par l'attention, sera par là en quelque sorte admis dans le Je de façon temporaire et à présent soumis à la même liaison de quantité (Qualitätsbindung) que tous les neurones du Je. S'il est investi plus fortement, la quantité de courant peut de ce fait être réduite, pas nécessairement accrue. On peut à peu près se représenter que précisément, grâce à cette liaison (Bindung) la quantité (Q) externe reste libre pour le courant pendant que l'investissement d'attention est liée : une relation qui naturellement n'a pas besoin d'être continue.

*Le processus de pensée sera donc mécaniquement caractérisé par cet état lié, par l'investissement élevé associé à un courant faible.* Il existe d'autres processus pensables dans lesquels le courant de l'investissement va parallèlement, des processus avec une décharge non-inhibée (ungehemmt).

J'espère que l'hypothèse d'un état lié se révélera mécaniquement défendable. Je voudrais éclairer les conséquences psychologiques de cette hypothèse. Tout d'abord elle semble souffrir d'une contradiction interne. Si l'état consiste en ceci que lors d'un tel investissement de petites quantités (Q) seulement subsistent pour un déplacement (Verschiebung), comment peut-il inclure de nouveaux neurones c'est-à-dire laisser migrer de grandes quantités (Q) dans de nouveaux neurones ? Et cette même difficulté écartée, comment un Je composé sur ce mode a-t-il de toute façon pu se développer ?

Ainsi sommes-nous tout à fait inopinément parvenu au problème le plus obscur : la naissance du "Je", c'est-à-dire d'un complexe de neurones qui maintiennent leur investissement, qui sont par conséquent pour un court laps de temps un complexe de niveaux constants. L'étude génétique sera la plus instructive. Le Je est originairement constitué de neurones du noyau (Kern-Neuronen, cf. Chap. 1) qui reçoivent la quantité endogène par des conductiones et déchargent sur la voie pour une modification interne. Le vécu de satisfaction a procuré à ce noyau une association avec une perception (l'image de désir) et avec une information de mouvement (de la portion réflexe de l'action spécifique). Dans l'état de répétition du désir (Begier = désir ardent, avide), dans l'attente (Erwartung) a lieu la formation (Erziehung = éducation) et le développement de ce Je débutant. Il apprend en premier lieu qu'il ne doit pas investir les images de mouvement, de façon que s'en suive une décharge, aussi longtemps que du côté de la perception certaines conditions ne sont pas remplies. Il apprend ensuite qu'il ne doit pas investir une représentation de désir au-delà d'une certaine mesure car sinon il serait hallucinatoirement induit en erreur. Si toutefois il respecte ces deux barrières (Schranken) et tourne son attention vers de nouvelles perceptions, il a la perspective d'atteindre la satisfaction recherchée. Il est clair par conséquent que les barrières qui gênent le Je pour, dans une certaine mesure, investir image de désir et image de mouvement, sont la raison (Grund) d'une accumulation de quantité (Q) dans le Je et l'obligent à peu près à transférer sa quantité (Q) jusqu'à certaines frontières sur les neurones accessibles par lui.

Les neurones surinvestis du noyau sont contigus en première ligne aux

[368]

[369] conceptions perméables par remplissage continu de quantités ( $Q_n$ ) provenant de l'intérieur et doivent en tant que continuation rester également remplis. La quantité contenue en eux va en proportion s'écouler aussi loin sur la voie des résistances (Widerstände) rencontrées jusqu'à ce que les prochaines résistances soient plus grandes que le quotient de quantité mis à disposition pour le courant. Mais alors la masse totale d'investissement est en équilibre, maintenue d'un côté grâce aux deux barrières contre motilité et désir (Wunsch), de l'autre par les résistances des neurones les plus extérieurs et, contre l'intérieur, grâce à la poussée constante de la conduction. L'investissement dans l'intérieur de cette structure du Je n'est d'aucune façon partout égal, il doit seulement être proportionnellement égal, c'est-à-dire en relation avec les frayages.

Lorsque le niveau d'investissement augmente dans le noyau du Je, l'étendue du Je peut élargir son cercle ; lorsqu'il baisse, le Je se resserre concentriquement. A un certain niveau et à une certaine étendue du Je, rien ne s'oppose à une possibilité de déplacement (Verschiedbarkeit) dans la région de l'investissement.

La question se pose à présent seulement de savoir comment s'établissent les deux barrières qui garantissent le niveau constant du Je, particulièrement celle (établie) contre les images de mouvement qui contrarie la décharge. Ici on se retrouve devant un point crucial pour la conception de toute l'organisation. On peut seulement dire que - alors que cette barrière n'existe pas encore et qu'avec le désir (Wunsch) survient aussi la décharge (Entladung) motrice - le plaisir attendu est régulièrement manquant et la persistance de la déliaison (Entbindung) de l'excitation endogène appelle en fin de compte du déplaisir. Seulement cette *menace de déplaisir* (Unlust-Drohung) qui s'est nouée à la décharge prématurée peut représenter la barrière en question. Au cours du développement le frayage a ensuite repris une partie de la tâche. Il est cependant encore établi que la quantité ( $Q_n$ ) dans le Je n'investit pas de but en blanc l'image de mouvement parce qu'une *déliation de déplaisir* (Unlustentbindung) en serait la conséquence.

Tout ce que j'appelle *acquisition biologique* du système des neurones, je pense me la représenter grâce à une telle *menace de déplaisir* dont l'efficacité consiste en ceci que ces neurones là qui conduisent à la déliaison de déplaisir, ne sont *pas* investis. C'est la *défense* (Abwehr) *primaire*, une conséquence concevable de la tendance originaire du système des neurones. Le déplaisir reste l'unique moyen de formation. Comment la *défense primaire*, le non-investissement par menace de déplaisir, est mécaniquement représentable, je ne sais certes pas l'indiquer.

[370] A partir de maintenant je prends la liberté de rester en dette avec la représentation mécanique d'une telle règle biologique qui repose sur la menace de déplaisir ; [je serai] satisfait si, à partir de là, je peux rester fidèle à un développement clair. Extraite du processus d'attente (Erwartungsvorgang) il existe sans doute une seconde règle biologique pour orienter l'attention sur les signes de qualité ; car ces derniers appartiennent aux perceptions qui peuvent conduire à la satisfaction et qui ensuite peuvent se laisser diriger depuis les signes de qualité sur la perception qui surgit. En bref le mécanisme d'attention (Aufmerksamkeitsmechanismus) doit son origine à une telle règle biologique ; il règle le déplacement (Verschiebung) des investissements du Je.

On peut à présent objecter qu'un tel mécanisme est superflu avec l'aide des signes de qualité. Le Je pourrait avoir appris biologiquement à investir lui-même la région

de la perception lors de l'état d'attente, au lieu d'être d'abord amené à cet investissement par les signes de qualité. Il y a ici toutefois deux choses à remarquer pour justifier le mécanisme d'attention : 1) que la région des signes de décharge du système  $W^{(u)}$  est manifestement plus petite, comporte moins de neurones que celle de la perception (c'est-à-dire que l'ensemble des organes des sens en relation établie avec le manteau [pallium] de  $\Psi$ ), de sorte que le Je économise énormément de dépenses lorsqu'au lieu de la perception il tient investi les signes de décharge ; et 2) que les signes de décharge ou signes de qualité sont d'abord aussi des signes de réalité qui doivent justement servir à ceci : de différencier les réels (realen) investissements de perception des investissements de désir. Il n'y a donc pas à éluder le mécanisme de l'attention. Cependant il consiste en tout cas en ceci que le Je investit ces neurones-là dans lesquels un investissement s'est déjà produit.

*La règle biologique de l'attention s'exprime pour le Je : lorsqu'un signe de réalité se produit, l'investissement de perception existant simultanément est alors à surinvestir.*

*Celle-ci est la seconde règle biologique, la première étant la défense primaire.*

De ce [qui a été développé] jusqu'à présent, quelques indications générales pour la description mécanique se laissent aussi extraire comme était [extraite] cette première là que la quantité externe ne peut pas être figurée par  $Q\eta$ , la quantité psychique. De la description du Je et de ses variations il s'en suit que la hauteur du niveau n'a aucun rapport [371] avec le monde extérieur, qu'en général l'abaissement ou l'élévation ne modifie en rien l'image du monde (normalement). Puisque l'image du monde extérieur repose sur les frayages, cela veut dire qu'en général les variations de niveau ne modifient rien aux frayages. Un second principe fait déjà mention que lors d'un niveau élevé de petites quantités sont plus aisément déplaçables (verschiebbar) que lors d'un niveau bas. Ce sont ces uniques points par lesquels la caractéristique du mouvement des neurones, encore totalement inconnu, a à progresser.

Revenons à présent à la description du processus de la pensée observante ou reconnaissante (erkennenden) lequel se distingue du processus d'attention par ceci que les perceptions ne tombent pas sur des investissements de désir. Le Je, dont la zone de perception est à investir, est alors par conséquent rendu attentif par les premiers signes de réalité. Le déroulement (Ablauf) des associations de la quantité (Q) apportée s'accomplit sur les neurones pré-investis et la  $Q\varphi$  se déplaçant (quantité des neurones  $\varphi$ ) est à nouveau chaque fois menée à bien. Durant ce déroulement naissent les signes de qualité (du langage) qui à la suite du déroulement de l'association sont conscients et reproductibles.

Ici on pourrait de nouveau mettre en question l'utilité des signes de qualité. Toutefois ce qu'ils accomplissent est seulement de déterminer le Je en sorte qu'ils y envoient l'investissement là où dans le déroulement émerge un investissement. Ils n'apportent cependant pas eux-mêmes ces quantités ( $Q\eta$ ) investissantes mais tout au plus un appoint à cela. Le Je peut ensuite laisser migrer son investissement le long du déroulement de quantité (Q) sans un tel soutien.

Ceci est certainement exact néanmoins la prise en compte des signes de qualité n'est pas superflue. De même a-t-il été souligné que la sus-dite règle biologique de l'attention est déduite de la perception et ne vaut tout d'abord que pour les signes de réalité. Les signes de décharge du langage sont dans un certain sens également signes de réalité, signes de la réalité de pensée mais non pas de l'externe [réalité], et pour eux une telle règle ne s'est imposée d'aucune façon parce qu'une constante menace de déplaisir serait nouée à leur atteinte. Le déplaisir par négligence de connaissance n'est pas aussi éclatant que celui par ignorance du monde extérieur bien qu'au fond ils ne fassent qu'un. Il existe donc réellement (wirklich) aussi un processus de pensée observante (beobachtenden- Denkvorgang) dans lequel les signes de qualité ne sont pas éveillés ou qui le sont seulement de façon sporadique et qui est rendu possible par le fait que le Je suit automatiquement le déroulement avec ses investissements. Ce processus de pensée est même de loin le plus fréquent, sans être anormal il est notre pensée habituelle, inconsciente, avec d'occasionnelles idées [subites] (Einfällen) (1) dans le conscient, dénommée pensée consciente avec des segments intermédiaires qui cependant peuvent être rendus conscients.

Toutefois l'utilité des signes est incontournable pour la pensée. Tout d'abord les signes de qualité éveillés renforcent les investissements dans le déroulement et assurent l'attention automatique qui est manifestement nouée - nous ne savons pas comment - à l'apparaître de l'investissement. Puis, ce qui semble plus important, l'attention aux signes de qualité garantit l'impartialité du déroulement. De même est-il très difficile pour le Je de se transposer dans la situation du simple "chercher à découvrir" ("Forschens"). Le Je a presque toujours des investissements de but ou de désir dont le stock, durant le chercher à découvrir, influence, comme nous l'entendons, le déroulement de l'association [et] par conséquent produit une fausse connaissance des perceptions. Il n'y a pas maintenant de meilleure protection contre cette falsification de pensée que lorsque dans le Je une quantité ( $Q_2$ ) par ailleurs mobile est dirigée sur une région qui ne peut pas extérioriser (i.e. provoquer) un tel détournement du déroulement. De tels renseignements il n'en existe qu'un unique, à savoir lorsque l'attention se tourne vers les signes de qualité (qui ne sont aucunement des représentations de but) au contraire leur investissement rehausse plus fortement le déroulement de l'association par apport à la quantité d'investissement.

*La pensée avec investissement des signes de réalité de pensée ou des signes de langage est par conséquent la forme la plus élevée, la plus sûre du processus de pensée reconnaissante.*

De l'indubitable utilité d'un éveil des signes de pensée on peut escompter un agencement qui garantit cet éveil. Les signes de pensée n'apparaissent certes pas spontanément comme les signes de réalité, sans la participation de  $\Psi$ . Puisque l'observation nous dit que ces agencements ne valent pas pour tous les cas des processus

(1) Einfall : traduction délicate puisque la signification va de l'idée incidente à la lubie en passant par la saillie et la trouvaille (artistique ou scientifique). A noter sa connotation volontiers péjorative : "was fällt dir ein ? = quelle mouche te pique ?" Enfin einfältig veut dire sot, simple, niais. Le terme utilisé par Freud souligne avec une pointe d'humour le caractère pour le moins naïf du conscient spontané. [N. d. T.]

de pensée comme pour ceux [des processus de pensée] cherchant à découvrir. La condition de l'éveil des signes de pensée est surtout [liée à] leur investissement d'attention ; ils apparaissent ensuite selon la loi que la conduction est favorisée entre deux neurones reliés et simultanément investis. Néanmoins l'*attirance*, engendrée par le pré-investissement des signes de pensées, n'a qu'une certaine force pour lutter contre d'autres influences. Ainsi par exemple tout investissement sensible (investissement de but, investissement d'affect) fait, en plus à proximité du déroulement, concurrence et rend le déroulement inconscient. De plus grandes quantités de déroulement agissent pareillement (ce que l'expérience corrobore), engendrant un plus grand courant (*Strömung*) et, par là, une précipitation de tout le déroulement. L'affirmation courante que "quelque chose s'est effectué si vite que cela n'a pas été remarqué" est tout à fait correcte. Il est également tout à fait connu que l'affect peut perturber l'éveil des signes de pensée. [373]

En ce qui concerne la représentation mécanique des processus psychiques, une nouvelle proposition en résulte, savoir que le déroulement même qui n'est pas modifié par l'élévation de niveau, se trouve être influencé par la quantité même qui s'écoule. Une grande quantité (*Q*) va en général sur une autre voie dans le réseau des frayages qu'une petite. Il ne me paraît pas difficile d'illustrer cela.

Pour chaque barrière il existe une valeur de seuil, au-dessous de laquelle la quantité (*Q*) ne passe généralement pas et encore moins une fraction venant d'elle ; la très réduite quantité (*Q*) se partage encore en deux autres voies et pour leur frayage la quantité (*Q*) suffit. Si maintenant la quantité (*Q*) augmente, alors la première voie entre en considération et ses fractions sont favorisées, et à présent peuvent peut-être aussi se faire valoir les investissements qui se trouvent de l'autre côté des barrières dès lors franchissables. Certes un autre facteur peut encore prendre de l'importance. On doit peut-être admettre que toutes les voies d'un neurone ne sont pas pareillement réceptives à la quantité (*Q*) et cette différence est à marquer comme *largeur de voie* (*Wegbreite*). La largeur de voie est en soi indépendante de la résistance (*Widerstand*) qui est modifiée par la quantité d'écoulement (*Abq*) (=Ablaufquantität) durant quoi la largeur de voie reste constante. Admettons à présent que par l'augmentation de quantité soit ouverte une voie qui peut faire valoir sa largeur, on reconnaît alors la possibilité que l'écoulement de quantité (*Q*) est fondamentalement modifié par l'élévation de quantité (*Q*) qui coule. L'expérience quotidienne semble justement étayer cette déduction.

L'éveil des signes de pensée semble à présent être noué à l'écoulement de petites quantités (*Q*). Il n'est pas affirmé dans ce fait que chaque autre déroulement doit également rester inconscient car l'éveil des signes de langage n'est pas l'unique voie pour éveiller de la conscience (*Bewusstsein*). [374]

Comment peut-on à présent se représenter de façon claire la pensée avec du devenir conscient discontinu, les soudaines idées incidentes (*Einfälle*) ? Notre habituelle pensée sans but, bien que sous pré-investissement et attention automatique, n'accorde pourtant aucune valeur aux signes de pensée. Il n'en résulte pas biologiquement qu'ils sont indispensables pour le processus. Toutefois ils ont coutume de prendre naissance : 1) Lorsque le déroulement est parvenu à sa fin sans encombre ou qu'il s'est heurté à un obstacle ; 2) Lorsqu'il a éveillé une représentation (*Vorstellung*) qui, à partir d'autres bases, provoque des signes de qualité, à savoir de la conscience. Ici on peut rompre le

débat.

Il existe manifestement d'autres modes de processus de pensée n'ayant pas en vue le but désintéressé de la connaissance mais un [but] pratique tout autre. L'état d'attente (Erwartungszustand) dont la pensée est généralement issue, est un exemple de ce second mode de pensée. Un investissement de désir est ici fermement fixé et, à proximité, suit un second investissement de perception émergeant sous l'attention. A ce propos n'est pas à connaître la visée où généralement il conduit mais sur quelle voie il conduit à la vivification de l'investissement de désir, entre temps fermement fixé. Ce mode originaire biologique du processus de pensée se laisse aisément représenter d'après nos hypothèses. Soit V + la représentation de désir (Wunschvorstellung) qui est tenue particulièrement investie et W la perception qui la suit, en sorte que l'effet de l'investissement d'attention est proche de W, que la  $Q\varphi$  s'écoule dans le neurone a le mieux frayé ; de là elle ira de nouveau selon le meilleur frayage, etc... Cette tendance à aller selon le meilleur frayage va toutefois être dérangée par la présence d'investissements latéraux. Lorsque trois voies sortent de a, leur frayage est disposé selon b, c, d ; et d se trouve au voisinage de l'investissement de désir + V, de sorte que le résultat peut ainsi être que la  $Q\varphi$ , en dépit des frayages, ne s'écoule pas vers c et b mais vers d, de là vers + V et de ce fait révèle la voie W - a - d - + V en tant que la [voie] cherchée. Ceci se produit selon un principe depuis longtemps reconnu par nous, à savoir que l'investissement incite le frayage, qu'il peut aussi par conséquent agir contre, de sorte que l'investissement latéral modifie l'écoulement de quantité. Comme les investissements sont variables, il tient à la convenance du Je de modifier le déroulement à partir de W vers un quelconque investissement de but.

[375]

Par investissement de but, il n'est entendu aucun [investissement] constant qui, comme lors de l'attention, frappe toute une région mais un [investissement] rehaussant le niveau supérieur du Je. Il faut probablement admettre que lors de cette pensée avec des investissements concomitants de but, de la quantité issue de + V migre également en sorte que le déroulement de W non seulement peut être influencé par + V mais aussi par ses points plus éloignés. De ce fait la voie + V ... est connue et fixée, la voie W .... a ... est à chercher. Comme à vrai dire notre Je entretient toujours des investissements de but, souvent simultanément en grand nombre, se comprend dès lors aussi bien la difficulté d'une pure pensée reconnaissante, que la possibilité, lors de la pensée pratique, d'atteindre à toutes les voies les plus différentes, sous différentes conditions, à des moments différents et pour différentes personnes.

Au cours de la pensée pratique on peut également apprécier les *difficultés de pensée* que d'ailleurs on connaît par expérience personnelle. Pour prendre l'exemple de tout à l'heure où le courant  $Q\varphi$  s'écoulait vers b et c suivant le frayage, tandis que d est mis en évidence par la proche liaison avec l'investissement de but ou sa représentation conséquente ; ainsi l'influence du frayage en faveur de b.... c peut être si grand qu'il l'emporte de loin sur l'attraction d..... + V .

Pour diriger quand même l'écoulement vers + V, l'investissement + V et sa représentation qui découle, devraient être encore plus renforcés, et devraient peut-être aussi modifier l'attention à W grâce à quoi est atteinte une liaison plus grande ou plus petite et un niveau de courant auquel la voie d..... + V est plus favorable. La difficulté de

pensée correspond à une telle dépense pour la victoire d'un bon frayage afin d'attirer la quantité (Q) mal frayée sur une voie néanmoins plus proche de l'investissement de but.

Le rôle des signes de qualité au cours de la pensée pratique se distingue peu de celui de la [pensée] reconnaissante. Les signes de qualité garantissent et fixent le déroulement mais ne lui sont pas nécessairement indispensables. Lorsqu'au lieu des neurones uniques et au lieu des représentations on met en place un complexe, on se heurte à une complexité de la pensée pratique non représentable et on saisit qu'une mise à jour rapide est ici souhaitable. Durant un tel [processus de pensée] les signes de qualité ne sont cependant pas en majorité éveillés intégralement et leur développement aide à ralentir le déroulement et à le rendre complexe. Là où à partir d'une certaine perception le déroulement est produit vers certains investissements déterminés de but déjà répété et [qui] est stéréotypé grâce à des frayages de souvenirs, il n'y a la plupart du temps aucun motif d'un éveil de signes de qualité. [376]

Le but de la pensée pratique est l'identité, savoir, l'entrée de l'investissement Q<sup>2</sup> déplacé dans les investissements de désir maintenus entre temps. Il est à admettre d'une façon purement biologique que de ce fait la nécessité de pensée s'interrompt et qu'est autorisée la pleine innervation des *images de mouvement* mises en contact sur la voie, lesquelles représentent le cas échéant une partie accessoire autorisée de l'*action spécifique*.

Comme durant le déroulement cette image de mouvement a été investie d'une manière seulement liée et comme le procès de la pensée est sorti d'une perception (W) qui a été poursuivie seulement en tant qu'image de souvenir alors tout le procès de pensée peut se rendre indépendant du processus d'attente et de la réalité et peut d'une manière totalement inchangée avancer jusqu'à l'identité. Il part alors de la seule *représentation* (Vorstellung) et conduit aussi vers son accomplissement et non vers une action (Handlung) mais il a produit un *connaître* (Wissen) (1) *pratique* [où ce qui est] le réellement survenu du cas est utilisable. Il se révèle précisément approprié de n'avoir pas à mettre d'abord en marche le processus de pensée pratique lorsqu'on a besoin de lui en présence de la réalité mais de le tenir préparé à cela.

Il est temps à présent de restreindre une mise en place faite tout à l'heure, à savoir qu'un souvenir du processus de pensée n'était possible que grâce aux signes de qualité, parce que ses traces (Spuren) ne se laissaient pas distinguer des traces des frayages de perception. A ce sujet, il convient de maintenir que la *mémoire réelle* (Realgedächtnis), de manière correcte, ne doit pas être modifiée par toute pensée à ce propos. D'un autre côté, il est indéniable que la pensée sur un thème laisse derrière elle des traces exceptionnellement significatives pour une réflexion ultérieure et il est très douteux que la pensée le réalise avec seulement des signes de qualité et de la conscience. Il doit donc exister des frayages de pensée et cependant les voies d'association originaires ne doivent pas être effacées. Comme il ne peut pas exister que des frayages de même nature, l'on doit estimer que les deux inférences sont incompatibles. Toutefois dans la circonstance, une conciliation et une explication doivent être trouvées, à savoir que les frayages de pensée ont tous été d'abord engendrés à partir d'un niveau élevé, qu'ils se font probablement valoir à nouveau lors d'un niveau élevé, durant que les frayages d'association, ayant pris [377]

(1) Wissen : savoir, connaissance auxquels nous préférons l'infinif moins envahi de présupposés.

naissance dans un déroulement complet ou primaire, sont à nouveau apparus, quand les conditions du déroulement non-lié ont été produites. A partir de là, à présent, ne doit pas être déniée chaque influence possible des frayages de pensée sur des frayages d'association.

Concernant le mouvement inconnu des neurones nous obtenons donc encore la caractéristique suivante : la mémoire consiste en frayages. Les frayages ne sont pas modifiés par l'élévation de niveau, il existe cependant des frayages qui ne valent que pour un niveau déterminé. D'abord l'orientation du déroulement n'est pas modifiée par un changement de niveau mais bien grâce à la quantité de courant et aux investissements latéraux. A niveau élevé, les petites quantités (Q) sont plus aisément déplaçables.

A côté de la pensée *reconnaissante* et de la pensée pratique doit être distinguée une pensée reproduisante, *souvenante* (1) (erinnerndes) qui pour une part participe de la [pensée] pratique mais ne l'épuise pas. Ce *souvenir* (1) (Erinnern) est la condition préalable à toute vérification de la pensée critique ; un processus donné de pensée suit en sens inverse, approximativement de façon rétrograde jusqu'à une perception, à nouveau sans but à la différence de la pensée pratique et en cela il se sert dans une large mesure des signes de qualité. Lors de cette marche rétrograde, le processus se heurte à des membres intermédiaires qui étaient jusqu'alors inconscients et qui n'avaient pas légué de signes de qualité ; leurs signes de qualité se dégagent toutefois après-coup (nachträglich). Il s'en suit que le déroulement de pensée n'a, de et pour lui, légué aucune trace de signes de qualité. Dans maints cas on dirait qu'on ne pourrait que deviner certains trajets de voie parce que [seul] leur point de départ et d'arrivée est donné par les signes de qualité.

La capacité de reproduction des processus de pensée va en tout cas bien au-delà de leurs signes de qualité ; ils deviennent conscients après-coup alors que peut-être [c'est] bien plus souvent le résultat du déroulement de pensée [qui] a laissé des traces, que ses étapes.

[378] Dans le déroulement de pensée peuvent survenir toutes sortes d'événements qui méritent d'être exposés que ce soit à propos de la pensée *reconnaissante*, *vérifiante* ou *pratique*. La pensée peut conduire au *déplaisir* ou à la *contradiction* (Widerspruch). Nous suivons le cas où la pensée pratique avec des investissements de but conduit à une déliaison de déplaisir (Unlustentbindung).

L'expérience la plus commune montre que cet événement produit un obstacle au processus de pensée. Comment cela peut-il après tout se réaliser ? Lorsque par son investissement un souvenir développe un déplaisir, celui-ci a alors généralement son fondement dans le fait que la perception correspondante a en son temps développé du déplaisir auquel correspond par conséquent un vécu de douleur. De telles perceptions attirent par expérience une attention élevée sur elles mais elles excitent moins leurs propres signes de qualité que ceux de la réaction à laquelle elles ont donné lieu : elles

(1) En français on dirait : *mémorisante - mémoriser - mémorisation*.... Ce néologisme est imposé par la distinction permanente faite par Freud entre *Gedächtnis* : la mémoire, *Gedächtnisspuren* : les traces mnésiques ; *Erinnerung* : le souvenir. Ici Freud utilise les formes du verbe à l'infinitif et au participe présent pour désigner l'acte de se souvenir (= *erinnern* à l'infinitif) ou la pensée en train de se souvenir (= *erinnerndes* au participe présent). Ajoutons que le verbe comme ici en allemand, dans une forme active. [N. d. T.]

s'associent avec les manifestations propres d'affect et de défense. Si l'on suit le destin de telles perceptions en tant qu'images de *souvenir* (*Erinnerungs-Bilder*), on remarque ainsi que les premières répétitions (*Wiederholungen*) éveillent toujours encore non seulement de l'affect mais aussi du déplaisir jusqu'à ce qu'avec le temps une telle capacité leur soit perdue. Simultanément s'effectue un autre changement à leur propos. Au début, elles ont maintenu le caractère de qualités sensorielles ; lorsqu'elles ne sont plus capables d'affect (*affektfähig*), elles perdent également ces qualités sensorielles et sont comparables à d'autres images de souvenir. Si le déroulement de pensée bute sur une telle *image de souvenir encore indomptée* alors naissent, souvent sur le mode sensoriel, leurs signes de qualité : une sensation de déplaisir et des tendances à la défense ; leur combinaison met en évidence un affect déterminé et le déroulement de pensée est interrompu.

Que peut-il bien se passer avec les *souvenirs* capables d'affect jusqu'à ce qu'ils soient *domptés* ? Il n'y a nullement à supposer que le "temps", la répétition, affaiblirait leur capacité d'affect, puisque ce facteur contribue d'ailleurs justement au renforcement de l'association. Il doit bien se passer quelque chose dans le "temps" lors de la répétition, qui procure cette subjugation (*Unterwerfung*) (1) et ceci ne peut être rien d'autre que le fait que le souvenir a une relation au Je ou à l'empire des investissements du Je. Si ceci nécessite plus de temps que de coutume, une raison particulière est à trouver, et à vrai dire, dans l'origine de ce souvenir capable d'affect. En tant que traces de vécus de douleur, elles ont été investies (selon notre hypothèse sur la douleur) par des  $Q\varphi$  de grandeur exceptionnelle et ont acquis un frayage renforcé pour une déliaison de déplaisir et d'affect. Ceci exige de la part du Je de la liaison particulièrement grande et répétitive jusqu'à ce que ce frayage au déplaisir soit contre-balancé. [379]

Que le souvenir montre un caractère hallucinatoire temporellement si long, modifie aussi son explicitation, [de façon] significative pour la conception de l'hallucination. On se retrouve ici disposé à admettre que cette capacité d'hallucination comme la capacité d'affect sont des marques (*Anzeichen*) pour ceci que l'investissement du Je n'a encore pris aucun ascendant sur le souvenir et qu'en ce dernier les orientations primaires de l'écoulement (*Abfluss*) et le processus complet ou primaire sont prépondérants.

Dans le devenir halluciné (*Halluziniertwerden*) nous sommes obligés de voir un courant rétrograde (*Rückströmen* : couler en arrière) de la quantité ( $Q$ ) vers  $\varphi$  et par là vers  $W$  ( $\omega$ ) ; un neurone lié ne tolère donc pas un tel courant rétrograde. La question se pose encore si c'est la quantité excessive d'investissement du souvenir qui rend possible le courant rétrograde. En ce point il convient cependant de se souvenir qu'une telle grande quantité ( $Q$ ) n'est présente que la première fois lors du réel (*wirklich*) vécu de douleur. Au cours de la répétition nous n'avons à faire qu'à un investissement des souvenirs habituellement fort qui néanmoins impose hallucination et déplaisir ; mais nous ne

(1) *Unterwerfung* : littéralement "jeté dans le dessous" d'où "mis sous le joug", asservissement, assujettissement, soumission... Deux significations sont suggérées : 1) l'aliénation au Je, 2) mais le terme a également pour racine "werfen" que l'on retrouve dans "Verwerfung" = rejet, forclusion. On peut admettre que le refoulement, n'ayant pas encore acquis une terminologie définitive et consacré, est ici également évoqué. [N. d. T.]

pouvons l'admettre que grâce [au recours] à un frayage inhabituellement fort. A partir de là il s'ensuit que la quantité  $\Psi$  ordinaire suffit bien pour [donner lieu à] un courant rétrograde et [à] une incitation à la décharge, et l'effet inhibant (hemmenden) de la liaison du Je gagne en importance.

En fin de compte ceci aboutit à investir le souvenir de douleur en sorte qu'il ne puisse exprimer aucun courant rétrograde mais seulement délier un déplaisir minimal ; il est alors dompté et à vrai dire par un frayage de pensée si fort qu'il montre cet effet qui en résulte et qu'il agit à nouveau de [façon] inhibante à chaque répétition ultérieure du souvenir. Sa résistance va alors être petit à petit augmentée par un non-usage de la voie [menant] à la déliaison de déplaisir. Les frayages sont certes soumis (unterbrochen) au déclin progressif (oubli). Alors seulement ce souvenir là est un souvenir comme un autre.

[380] En ceci il semble que ce processus de subjugation (Unterwerfungsvorgang) du souvenir lègue un reliquat permanent pour le déroulement de pensée. Puisque jadis le déroulement de la pensée fut chaque fois dérangé par la vivification du souvenir et par l'éveil de déplaisir, une tendance se produit à inhiber aussi maintenant le déroulement de pensée, dès l'instant où le souvenir dompté développe sa trace de déplaisir. Cette tendance est pour la pensée pratique parfaitement utilisable car un membre intermédiaire qui conduit au déplaisir, ne peut pas se trouver sur la voie recherchée pour l'identité avec l'investissement de désir. Se forme par conséquent la *défense primaire de pensée* qui, dans la pensée pratique, prend la déliaison de déplaisir comme signal : d'avoir à abandonner une certaine voie, c'est-à-dire à diriger l'investissement d'attention *ailleurs* (andershin). Ici le déplaisir conduit à nouveau le courant de la quantité ( $Q'$ ) comme dans la première règle biologique. On pourrait demander pourquoi cette défense de pensée ne s'est pas dirigée contre le souvenir encore capable d'affect. Nous avons toutefois le droit d'admettre que s'est élevée là contre la seconde règle biologique qui exige de l'attention là où un signe de réalité a été présenté et [là où] le souvenir indompté était encore en mesure d'arracher des signes réels de qualité. On voit les deux règles s'accorder de façon appropriée.

Il est intéressant de voir comment la pensée pratique se laisse diriger grâce à la règle biologique de *défense*. Dans la pensée théorique (reconnaissante, vérifiante) la règle n'est plus respectée. Ceci est compréhensible puisque lors de la pensée à but *n'importe quelle* voie est concernée et de ce fait celles attachées à du déplaisir peuvent être éliminées tandis que lors de la [pensée] théorique toutes les voies doivent être reconnues.

Pour poursuivre se pose la question : comment peut naître l'*erreur* sur la voie de la pensée ? Qu'est-ce que l'erreur ?

Le processus de pensée doit maintenant être examiné encore plus précisément. La pensée pratique, l'origine, reste également le but final de tout les processus de pensée. Tout les autres modes se sont scindés à partir d'elle. C'est un avantage notoire que la translation de pensée (Denküberführung) qui survient dans la pensée pratique, ne progresse pas d'abord dans l'état d'attente mais est déjà réalisée 1) parce que de ce fait le temps de l'organisation spécifique de l'action (Aktion) est économisée ; 2) parce que l'état d'attente n'est pas du tout particulièrement favorable au déroulement de pensée. La valeur de la rapidité du court intervalle entre perception et acte (Handlung) se produit hors de la délibération [du fait] que les perceptions changent rapidement. Si le processus de pensée a

duré trop longtemps, son résultat est alors dans l'ensemble devenu inutilisable. Pour cette raison on *prémédite* (vorbedacht = littéralement : pré-penser au sens d'une délibération préalable).

Au départ des processus de pensée scindés il y a la *formation du jugement* à laquelle parvint le Je grâce à une trouvaille dans son organisation, grâce à la coïncidence, déjà introduite en partie, des investissements de perception avec les informations issues du corps propre. Les complexes de perception se séparent par là, en une partie constante, incomprise, la *Chose* (das Ding), et [en une partie] changeante, compréhensible, l'attribut ou mouvement de la Chose. En ceci que le complexe de la Chose [s'établit], en liaison avec divers complexes d'attribut qui se répètent (wiederkehren) en liaison avec différents complexes de Chose, se produit la possibilité de mettre au point les voies de pensée de ces deux sortes de complexes pour [atteindre] l'état désiré de la Chose d'une manière en quelque sorte généralement valable et abstraction faite de la perception réelle (réel) de l'époque. Le travail de pensée à l'aide du juger au lieu des complexes de perception particuliers et désordonnés, est ainsi une grande économie. Que l'unité psychologique ainsi obtenue soit également justifiée par une unité de neurones dans le déroulement de pensée, et par une autre que la représentation de mot (Wortvorstellung), reste un voeu inexaucé.

[381]

L'erreur peut déjà se glisser dans la formation du jugement. Les complexes de Chose ou de mouvement ne sont même jamais tout à fait identiques, et parmi les différentes parties constituantes peuvent s'en trouver de telles que leur abandon dérange l'issue dans la réalité. Cette carence de la pensée s'origine de l'effort (que nous imitons certes ici) pour substituer un neurone unique au complexe, à quoi oblige précisément l'énorme complexité. Ce sont *des illusions de jugement ou fautes des prémisses*.

Une autre raison de l'erreur peut résider dans le fait que les objets de perception de la réalité ne sont pas perçus complètement parce qu'ils ne se trouvent pas à portée des sens. Ce sont des *erreurs par ignorance*, inévitables pour tout homme. Là où cette condition n'est pas remplie, le pré-investissement psychique peut être déficient (parce que le Je est détourné de la perception) et produire des perception inexactes et des déroulements de pensée incomplets ; ce sont là *des erreurs par insuffisance d'attention*.

Prenons à présent comme matériel de processus de pensée les complexes jugés et ordonnés au lieu des naïfs, ainsi se dégage une occasion d'abrégier le processus de pensée même. Il ressort que la voie de perception à identité avec investissement de désir, conduit à une image de mouvement M, ainsi se trouve biologiquement garanti qu'après réalisation de l'identité, cet M est pleinement innervé. Du fait de la *simultanéité* de la perception avec cet M naît un frayage intense entre les deux et l'image de perception suivante va éveiller le M sans autre déroulement d'association. On admet certes par là qu'il est à tout moment possible de produire une liaison entre deux investissements. Ce qui était originellement une liaison de pensée produite laborieusement, devient alors par plein investissement simultané un puissant frayage à propos duquel il y a lieu de se demander s'il s'effectue toujours sur la première voie trouvée ou bien s'il peut parcourir une liaison directe. Cette dernière [occurrence] paraît plus vraisemblable et aussi plus appropriée parce qu'elle épargne la nécessité de fixer les pensées qui d'ailleurs doivent rester libres pour différentes autres liaisons. Si pour la voie de la pensée la répétition est supprimée alors aucun frayage n'est à attendre d'elle et le résultat sera [d'être] mieux fixée par liaison

[382]

directe. D'où s'origine la nouvelle voie, reste pourtant [une question] en suspend. La tâche serait allégée si les deux investissements W et M avaient une association commune avec une troisième.

La partie du déroulement de pensée, de perception à identité [en passant] par un M, se laisse aussi mettre en relief et livre une expérience analogue lorsque l'attention fixe ensuite M et le porte dans une association avec les perceptions à nouveau pareillement fixées.

Ce frayage de pensée aussi se trouve alors à nouveau dans un cas réel (real).

Dans ce travail de pensée les erreurs ne sont pas pour l'instant discernables bien qu'une voie de pensée inappropriée puisse être engagée et un mouvement dispendieux en ressortir parce que le choix lors d'une pensée pratique ne dépend encore que des expériences reproductibles.

[383] Avec l'accroissement des souvenirs se produisent chaque fois de nouvelles voies de déplacement (*Verschiebungswege*). Pour cette raison il est avantageux de suivre entièrement les perceptions particulières pour trouver les voies les plus profitables parmi toutes ; et ceci est le travail de la pensée *reconnaissante* qui fonctionne alors en tant que préparation à la [pensée] pratique bien qu'elle se développe effectivement seulement tard à partir d'elle. Les résultats de celle-ci sont ensuite utilisables à plus d'une sorte d'investissement de désir.

Les erreurs de la pensée reconnaissante sont évidentes, c'est la partialité lorsque les investissements de but ne sont pas évités et l'incomplétude lorsque toutes les voies ne sont pas inspectées. Il est clair que c'est ici un immense avantage lorsque simultanément sont éveillés des signes de qualité ; lors de l'inscription (*Eintragung*) de ces processus de pensée pris au hasard dans l'état d'attente, le déroulement de l'association peut aller du membre de départ à celui de l'arrivée grâce aux signes de qualité au lieu de transiter par la complète suite de pensée (*Denkreihe* = série de la pensée au sens de sériel) ; à cette fin la suite de qualité (*Qualitätsreihe*) n'a pas besoin de complètement correspondre à la suite de pensée.

Dans la pensée théorique le déplaisir ne joue aucun rôle, ce qui est de ce fait également possible pour le souvenir dompté.

Nous avons encore à examiner un mode de la pensée, la critique ou contrôlante (*nachprüfend*). Celle-ci est motivée par ceci qu'en dépit du respect de toutes les règles du processus d'attente avec action spécifique consécutive, il en résulte du déplaisir au lieu de la satisfaction. La pensée critique cherche sans but pratique, comme à loisir et au travers de la remémoration (*Wachrufung*) de tout les signes de qualité, elle cherche à répéter tout l'écoulement de quantité pour démontrer une *faute de pensée* ou un *défaut* (*Mangel*) *psychologique*. C'est une pensée reconnaissante avec un objet donné, à savoir une suite de pensée. En quoi peuvent consister les dernières, nous l'avons entendu ; mais en quoi consistent les *fautes logiques* ?

En bref, dans l'inobservance des *règles biologiques* pour le déroulement de pensée. Ces règles disent où l'investissement d'attention doit chaque fois se porter et quand le processus de pensée a à faire une halte. Elles sont protégées par des menaces de déplaisir, sont tirées de l'expérience et se laissent transposer sans restriction dans les lois de la logique ; ce qui est à démontrer dans le particulier. Le déplaisir intellectuel de la

contradiction, au cours duquel le déroulement de la pensée vérifiante s'arrête, n'est donc rien d'autre que celui, stocké en vue de la protection des règles biologiques, qui au travers du processus erroné de pensée est mis en alerte.

*L'existence de telles règles biologiques est en fait à démontrer à partir du sentiment de déplaisir lors des fautes logiques.*

Toutefois nous ne pouvons à présent nous représenter le procédé (Handeln) autrement que comme le plein investissement de ces images là de mouvement qui ont été mises en relief au cours du processus de pensée, avec encore en plus celles qui (lorsqu'il y avait de l'état d'attente) appartiennent à la part arbitraire de l'action (Aktion) spécifique. Ici a lieu un abandon de l'état lié et un retrait des investissements d'attente. Le premier se déroule ainsi qu'avec le premier déroulement des neurones moteurs hors du niveau il sombre irrésistiblement dans le Je. Sans doute n'y a-t-il pas lieu d'attendre une complète décharge (Entladung) du Je par des actions (Handlungen) particulières mais seulement par des actes de satisfaction (Befriedigungsakten) d'un mode plus abondant. De façon instructive, l'action (Handlung) ne se produit pas par l'inversion du frayage qui a conduit les images de mouvement mais sur de spéciales voies motrices et par là l'affect de mouvement n'est pas aussi compréhensible que celui voulu comme il devrait l'être lors de l'inversion du même frayage. Durant l'action, doit pour cela avoir lieu une nouvelle comparaison des informations de mouvement survenues avec celles surinvesties et une excitation d'innervations corrigéantes [doit avoir lieu] jusqu'à ce que l'identité soit atteinte. Le même cas se répète ici le même cas que celui ayant eu lieu du côté de la perception, mais dans une moindre diversité, dans une plus grande célérité et par une décharge *complète* plus durable, ce qui là-bas survient sans de telles [caractéristiques]. Entre pensée pratique et action appropriée l'analogie est cependant remarquable. On en conclut que les images de mouvement sont *sensibles*. Mais la particularité [tenant au fait] que, lors de l'action, de nouvelles voies sont engagées au lieu de l'inversion infiniment plus simple, semble montrer que la direction de la conduction (Leitung) des éléments de neurones est une [direction] bien fixée, peut-être bien, et que le mouvement de neurones, ici comme ailleurs, peut avoir d'autres caractères.

[384]

Les images de mouvement sont des perceptions et, en tant que telles, elles ont une qualité naturelle ; elles éveillent de la conscience ; on ne peut pas non plus contester qu'elles attirent sur elles, de temps à autre, une grande attention ; mais leurs qualités sont peu remarquables, sans doute pas si diverses que celles du monde extérieur, et elles ne sont pas associées à des représentations de mot, elles servent en partie beaucoup plus elles-mêmes cette association. Elles ne proviennent cependant pas d'organes des sens hautement organisés, leur qualité est probablement monotone.